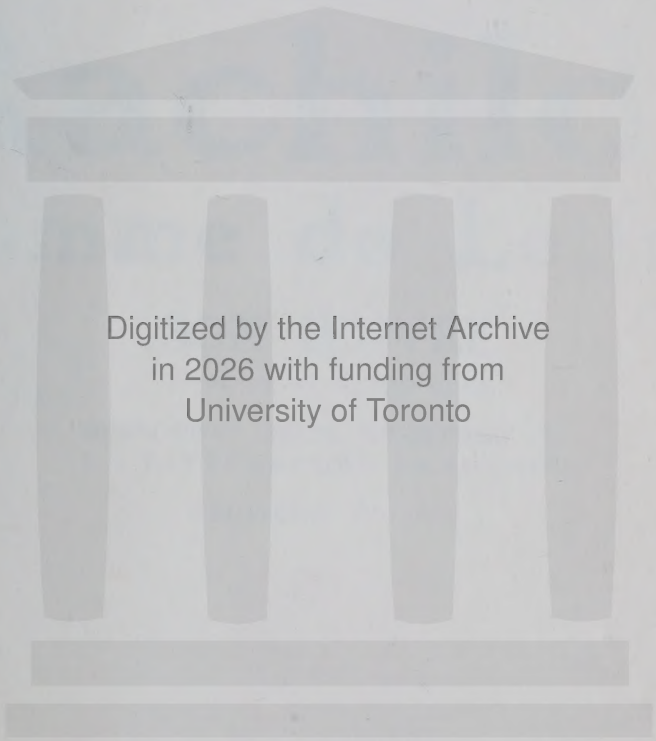
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01318335 5
PQ
2643
A342
Z65
1923


Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/rachildehommedel0000davi

André DAVID

Rachilde

Homme de Lettres

SON ŒUVRE

Portrait et Autographe

DOCUMENT POUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
Editions de **LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE**
(Ancien Carnet Critique)
16, Rue José-Maria de Hérédia, 16

Téléphone : Ségur : 38.43

Collection Critique

(1re Série)

CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Henri Barbusse.....
(Paru, 3 fr. 50)

St-Georges de Bouhélier.
(Paru, 3 fr. 50)

Romain Rolland.....
(Paru, 5 fr.)

Laurent Tailhade.....
(Paru, 4 fr. 50)

Paul Fort.....
(Paru, 3 fr. 75)

Henry Bataille.....
(Paru, 3 fr. 75)

Paul Bourget.....
(Paru, 3 fr. 75)

Ctesse de Noailles.....
(Paru, 3 fr. 75)

Anatole France.....
(Paru, 3 fr. 75)

Colette Willy.....
(Paru, 3 fr. 75)

Pierre Loti.....
(Paru, 3 fr. 75)

Henri de Régnier.....
(Paru, 3 fr. 75)

Abel Hermant.....
(Paru 3 fr. 75)

François de Curel.....
(Paru 3 fr. 75)

Rachilde *(Paru)* .....**5 fr.**
(avec 10 inédits fac-similés de Verlaine ; Jean Lorrain ; Laurent Tailhade ; Rémy de Gourmont ; Jules Renard ; Maeterlinck ; Barbey d'Aurévilly)

La Nouvelle Revue Critique publie une collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette.

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;

2° Une biographie ;

3° Une étude générale ;

4° Une bibliographie complète, dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc., le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique.

Première série

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre) : Paul Blanchart, Jean Bonnerot, F.-Jean Desthieux, Henri Hertz, Robert Honnert, Fernand Keller, Fernand Kolney, André Lautier, G.-A. Masson, Frédéric Mallet, Roger Peltier, André David.

Abonnement à la série complète :

Édition ordinaire	France. . .	45 fr.
	Etranger . .	50 fr.
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	France. . .	150 fr.
	Etranger . .	160 fr.
sur papier Japon (numérotée)	France. . .	200 fr.
	Etranger . .	220 fr.

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	France. . .	Variable
	Etranger. .	—
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	France. . .	15 fr.
	Etranger . .	16 fr.
sur papier Japon (numérotée)	France. . .	20 fr.
	Etranger . .	21 fr.

Le prix des abonnements est garanti contre toute augmentation.

Le prix des exemplaires séparés est susceptible de majoration.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE
16, Rue José-Maria-de-Hérédia, PARIS
R. C. SEINE N° 260.015

Collection Critique

CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

(2me Série)

Pour paraître à raison de deux volumes par mois à dater du 1er février 1924

Claude Farrère . . . . . .

Maurice Barrès . . . . . .

Maurice Maeterlinck . . . . . .

Henry Bordeaux . . . . . .

Henri Bernstein . . . . . .

Marcel Prévost . . . . . .

Georges Courteline . . . . . .

Georges de Porto-Riche . . .

Jean Richepin . . . . . .

Henri Bergson . . . . . .

Paul Claudel . . . . . .

André Gide . . . . . .

La Nouvelle Revue Critique publie une collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;

2° Une bibliographie ;

3° Une étude générale ;

4° Une bibliographie complète, dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc., le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique.

Abonnements à la série complète :

(12 Monographies)

Édition ordinaire	France. . .	36 fr.
	Étranger. .	40 fr.
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	France. . .	125 fr.
	Étranger. .	130 fr.
sur papier Japon (numérotée)	France . .	175 fr.
	Étranger. .	180 fr.

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	France . .	Variable
	Étranger. .	—
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	France . .	15 fr.
	Étranger. .	16 fr.
sur papier Japon (numérotée)	France . .	20 fr.
	Étranger. .	21 fr.

Le prix des abonnements est garanti contre toute augmentation.

Le prix des exemplaires séparés est susceptible de majoration.

NOTA. — *La direction s'efforcera de respecter l'ordre ci-dessus. Les tirages éventuels sur Lafuma pur fil seront indiqués en temps voulu.*

Collection Critique

(1re Série)

CÉLÉBRITÉS D'HIER

Mistral .....
(Paru, 3 fr. 75)

Taine .....
(Paru 3 fr. 75)

Mirbeau .....
(Paru 4 fr. 50)

Rostand .....
(Paru 5 fr. 00)

Verhaeren .....
(Paru 4 fr. 50)

Samain .....

Verlaine .....

Baudelaire .....

Huysmans .....

Guy de Maupassant ....

Renan .....

Rodin .....

La Nouvelle Revue Critique publie une collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette.

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;

2° Une biographie ;

3° Une étude générale ;

4° Une bibliographie complète, dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc., le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique.

Abonnements à la série complète (12 Monographies)

Édition ordinaire	**France**	**36 fr.**
	Etranger	**40 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	**France**	**125 fr.**
	Étranger	**130 fr.**
sur papier Japon (numérotée)	**France**	**175 fr.**
	Etranger	**180 fr.**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France**	**Variable**
	Étranger	—
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	**France**	**15 fr.**
	Étranger	**16 fr.**
sur papier Japon (numérotée)	**France**	**20 fr.**
	Etranger	**21 fr.**

Le prix des abonnements est garanti contre toute augmentation.

Le prix des exemplaires séparés est susceptible de majoration.

Photo R. Gilbert

RACHILDE

AUTOGRAPHE DE RACHILDE

La plainte de l'amant.

Vois le soleil dore
Les jardins en fleurs.
— Je ne vois l'aurore
Qu'à travers mes pleurs.

L'eau chante et murmure
L'oiseau lui répond.
— Le mal que j'endure
Serait plus profond.

Près verts d'espérance
Etoiles de miel !..
— Las ! et ma souffrance
Qui promet un ciel ?

Nymphe aux doigts de rose
Orgueil du printemps !
— Qu'il sera morose
L'hiver que j'attends !

Le verrai-je encore
Briller sur les fleurs ?
— Non. Je suis l'aurore
Qui rougit les pleurs.

Rachilde

LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2643
A3L2
1923

Hymne.

à Mlle Rachilde

Tu nous rends l'égal des héros et des dieux,
Et, nous procurant d'être les seuls dandies,
Fais de nos orgueils des sommets radieux,
Non plus tels foyers de troubles incendiés.

Tu brilles et luis, vif astre aux rayons doux
Sur l'horizon noir d'une lourde tristesse.
Par toi surtout nous plaisons au Dieu jaloux,
Choisie, une, fleur du Bien, Délicatesse !

Plus fière fierté, plus pudique pudeur,
Qui ne sais rougir à force d'être fière,
Qui ne peux que vaincre en ta sereine ardeur,
Vierge ayant tout su, très paisible guerrière !

Musique pour l'âme et parfum pour l'esprit,
Vertu qui n'es qu'un nom, mais le nom d'un ange,
Noble dame guidant au ciel qui sourit
Notre immense effort de parmi cette fange !

Paul Verlaine.

Fac-similé d'un poème inédit d'Albert SAMAIN

L'Amour, cabrutal extorqueur,
Vous prendra tout — même le cœur.
Vite, un coup d'éventail moqueur !

Le Péché de la chair foisonne,
Rose, adorable ou sanguenu...
Dans la braise, diable ingénu.
A petits coups, elle tisonne.

Et ses dents fines se marquise
Croquent sans fin, praline exquise,
La volupté d'être inconquise...

Cravache au poing, folle amazone,
Elle chevauche l'inconnu ;
Et son esprit bondit, tout nu,
Sans chemise qui l'emprisonne.

Albert Samain

Extrait d'une lettre inédite de Laurent ZAILHADE

de ces mufles-là ? Ce
m'est une surprise plus
qu'une douleur : car, au fond,
vous êtes des nôtres et le
Triomphe de la République de
la République, juste véridique
et fraternelle, ce Triomphe est
celui de tous les indépendants.
~~de et~~ Vous ~~ey~~ y souscrivez —
malgré vous même, par amour de
l'indépendance et de la Beauté.
Je vous baise très
affectueusement les mains

Laurent Tailhade

Extrait d'une lettre inédite de Jules RENARD

vous dirai-je
toutes les faiblesses de style qu'a notées
mon adroit crayon rouge ? Enfin vous
dirai-je que j'ai aujourd'hui, comme je
l'avais hier, comme je l'aurai demain
une solide affection pour votre talent, votre
inquiétude littéraire et votre indépendance
d'esprit ?
un point, c'est tout. Je me permets de vous
embrasser ainsi que l'ami Vallette. Dites lui
que je lui pardonne de me faire languir
jusqu'au prochain mercredi et croyez moi
tous deux votre / Jules Renard

Extrait d'une lettre inédite de M. MAETERLINCK

d'un sourire contraint
comme l'enfant qui va
s'éloigner prochainement de
sa famille. // Elle regardera
la ville obscure — avec
le dédain qu'ont certains
petits enfants pr les trop
grands objets qu'ils savent
ne pouvoir porter de leurs
deux mains et — et —
ces choses sont d'un ordre
merveilleux et ne peuvent
naître que d'une âme
qui recèle une vie extraordi
naire. Pardonnez-moi
cette lettre sans forme où
je n'ai pu dire les mille
choses qu'il aurait
fallu dire — Vraiment et
en toute loyauté c'est
un des mes meilleures joies
de l'année, et sa plus littéraire !
Merci, et merci encore de me
l'avoir envoyé. — M. Maeterlinck

Extrait d'une lettre inédite de Jean LORRAIN

en humeur, ce serait ton plus beau livre,
l'enfance dans les angéliques, l'intrigue avec le
clerc et la poursuite du prêtre sont des
merveilles, je t'avoue aimer moins l'atelier
de photographe malgré le Pont du Jour
et le petit apprenti (un souvenir de Mr Vernier,
hein ?) mais j'aurai tout pardonné en souvenir
de la scène de l'Américain dans l'horreur finale.
adieu, beau monstre, belle animale .. j'en
parlerai. ton ami Jean Lorrain

A Monsieur Alfred VALLETTE.

En reconnaissance,
En affection.

A. D.

AVANT-PROPOS

J'ai fait un rêve étrange : je marchais dans le désert depuis un temps inexprimable, lorsque je me trouvai, tout à coup, devant une fleur fabuleuse, poussée là je ne sais comment, fleur de cactus géant, pourpre, aiguë, compliquée. Mes yeux s'attachaient avec une admiration curieuse à ce mystère des sables où la fleur ensorcelée grandissait depuis des années. Elle se libéra de son sortilège en éclatant, soudain, avec un bruit sourd. Longtemps un écho traîna dans le silence sonore du désert. Hélas ! bien qu'une lente fumée s'élevât en spirale vers le ciel je ne fus ébloui par aucune métamorphose ; l'air devint suffocant, mais je respirai, pourtant, avec délice, les émanations de la fleur détruite. Bientôt, dans mon sommeil, un nuage opaque voila mes yeux...

Ainsi certains livres émerveillent et empoisonnent tout ensemble l'âme. Cet émerveillement devient-il notre torture ? Ce poison est-il notre plaisir ? Nous l'ignorons toujours ; car, comme un immatériel bouquet, un maléfice unit le rêve et le sang. Le lys blanc maculé de pollen, la grenade fendue qui éparpille ses graines sucrées, le canard sauvage fuyant à l'approche du chasseur, la chair paresseuse d'un beau corps nonchalant, sont des visions, tour à tour palpables et idéales.

Si j'ai tourné un regard avide vers l'œuvre torturé, complexe, pervers, mais naïf, de Rachilde, c'est que j'y ai senti présents, à la fois souriants et désespérés, les gardiens immuables de notre paradis terrestre, la beauté d'un archange et l'horreur d'un démon, la fièvre des jardins et la quiétude des cimetières, le vent de la mer et la force de la forêt, les baisers et leurs cendres brûlantes, l'enchantement et le supplice du désir, la confiance et le péril de l'amour, tout ce qui fait, enfin, la douceur et l'angoisse de la vie : la trace du rêve et l'odeur du sang.

J'ai fait de la nature le décor de ma volonté.

RACHILDE.

I

« ... *Nous avons sur les yeux comme un voile de cendres...* » Cette phrase de Rachilde vient à propos pour me signifier l'aveuglement de mon esprit d'oser prétendre louer un tel écrivain.

Les admirateurs de cette grande intelligence reflétée par de beaux yeux inspirateurs des poètes s'affligent que l'on ne pense pas à rééditer l'importante partie de son œuvre épuisée. A notre époque, sérieusement atteinte du microbe de l'absurde, où le succès d'argent l'emporte définitivement sur le vrai succès, où un livre médiocre, qui parle d'adultère, de banales aventures, obtient un tirage infiniment plus considérable qu'un chef-d'œuvre de pensée, de poésie ou d'érudition, on ne s'étonne pas de rencontrer des talents comme celui de Rachilde confondus parmi la foule des gens de lettres. Mais l'élite ne s'y trompe pas.

On ne peut pas parler de l'œuvre de madame Rachilde sans évoquer la silhouette de l'écrivain, silhouette, à la fois, tellement romantique — non sans quelque ressemblance avec cette chevalière d'Eon qui fut la vivante énigme de toute l'Europe du XVIII[e] siècle — et

tellement parisienne, car l'auteur de *la Tour d'Amour* est mêlée à l'histoire de la littérature française bien avant l'apparition du symbolisme, à partir du jour où Victor Hugo la couronna de ses premiers lauriers.

Malgré la magnificence des symboles qui enrichissent son œuvre naïf et empoisonné comme la belladone et la jusquiame, ces fleurs vénéneuses que l'on rencontre dans la fraîche campagne, madame Rachilde appartient plus au romantisme qu'au symbolisme. Poète enthousiaste de la prose, rêvant d'altitude, il convient de dire à son sujet qu'elle est une romantique fantasque et fantastique. Maurice Barrès la surnomma autrefois *Mademoiselle Baudelaire ;* n'est-elle pas plus exactement *Madame Edgar Poë ?* Sans cesse tragique, elle s'apparente aux romantiques anglais par son goût de l'étrange, du surnaturel, et sa surprenante fantaisie. Chaque renaissance a son romantisme : il n'y a pas de romantisme définitif. Jean-Jacques Rousseau était romantique en un temps où ce mot même était inconnu, et Werther est plus torturé qu'Hernani. « *Si c'est être romantique qu'être excessif et douloureux*, écrit Maurice Rostand, le poète des *Insomnies*, *oubliez l'angoisse de Pascal et son grand cœur retordu sur lui-même.* » Ainsi l'art de Rachilde aura traversé notre siècle comme un char surchargé de fleurs où se cacherait un jeune héros bizarre, triste, équivoque et révolté.

Dans la vie quotidienne de notre époque mécanique et glacée, le caractère de madame Rachilde a bien ce côté *excessif* dont parle Maurice Rostand : tirant des événements toute leur intellectualité, elle exagère, elle grossit, elle donne une valeur aux faits les plus insigni-

fiants de l'existence journalière. Pour elle tout est raison d'aimer ou de haïr. Elle déteste les tièdes et recherche la bataille pour défendre un être ou une idée injustement combattus. Ceci pourrait être un défaut grave, même insupportable, chez un bourgeois borné, mais fait le génie d'une femme à qui n'échappe jamais la face pitoyable ou la face divine du cœur des hommes et des bêtes. Avec une rare intensité, ses yeux découvrent une teinte très pâle dans un nuage, un rayon immobile sur l'eau, l'éclat magique d'un brillant insecte ; elle s'émerveille du battement d'ailes d'un papillon, des mouvements de nageoires d'un poisson et, en perpétuelle intimité avec la nature, de sa méditation jaillissent, comme de cristallins jets d'eau, une profonde philosophie et une poésie sagace.

Je n'avais pas dix-huit ans lorsque, pour la première fois, je lus *la Tour d'Amour*. Stupéfait et enthousiasmé, j'insistai auprès d'une dame de mes amies, pour qu'elle me présentât à l'auteur de cet âpre roman de la solitude, et, quelques jours plus tard, chargé des volumes de Rachilde, j'arrivai au *Mercure de France* avec l'intention de les faire dédicacer. Je me rappellerai toujours cette entrevue. Modeste, presque ridiculement modeste, Rachilde semblait touchée par mon geste spontané d'étudiant. Elle m'interrogea sur mes préférences littéraires sans se soucier de répondre à ce qu'il m'intéressait de connaître d'elle-même ; elle chercha à deviner mes idées, me conseilla de ne pas brûler mes essais et me donna des livres. J'étais ébloui par la gaîté, la jeunesse de ses images claires, la santé de son cerveau qui s'ouvrait devant moi, sans défiance, comme

les portes d'un coffre-fort d'où se seraient échappés, en torrent, d'inestimables trésors. Comme il était midi, elle me présenta ses souris blanches et j'assistai au repas de ses favoris, ainsi qu'à celui des moineaux et des pigeons qui se posent comme le symbole de l'Esprit sur le toit de sa maison. Et je partis heureux, fasciné, ne pouvant croire qu'une personne, qui avait déjà marqué son empreinte dans l'histoire du roman contemporain, fût, tout ensemble, aussi clairvoyante et aussi puérile. Depuis lors, cette admirable femme n'a pas cessé d'encourager mes pas dans les durs sentiers de la mêlée littéraire.

Le temps a passé. Aujourd'hui, je suis son hôte dans sa petite maison de campagne qui, au-dessus de la Seine, se dresse, tragiquement seule, allumant dans l'ombre sa lampe de vierge sage. Tout est si simple, si clair, au sein des immenses ténèbres... Aucun bruit. Les fenêtres ouvertes sur un balcon de bois permettent au cerveau de fuir toutes les contingences. Loge suspendue sur le grand spectacle de l'infini céruléen, ce balcon domine la vallée où serpente le fleuve, face à un croissant de lune, oreille de la nuit. Elle parle ; j'écoute ses souvenirs, et, malgré moi, je suis entraîné à me rappeler notre première rencontre. Magicienne qui m'enchantez de vos histoires, vous faites éclater, sous mon regard tendu, ainsi qu'un beau fruit partagé, la limpide intelligence de notre amitié.

II

Sous le signe zodiacal du Verseau, qui représente, disent Virgile et Ovide, Ganymède que Jupiter fit enlever par un aigle pour lui servir le nectar, à la place d'Hébé, naquit, le 11 février 1860, dans le Périgord, au fond de la vallée très resserrée de la Beauronne, Marguerite Eymery.

Elle remontait, par sa mère, à Dom Faytos, dominicain et Grand Inquisiteur d'Espagne, qui eut un enfant naturel élevé sous le nom de François-Marie Feytaud. Celui-ci épousa une demoiselle Brantôme et s'installa dans le Périgord, où sa femme possédait d'importants domaines. Le père du grand-père de Rachilde, chanoine de la cathédrale Saint-Front, à Périgueux, personnage très lettré, très spirituel, frondeur, tenant tête à son évêque, jeta le froc aux orties, se maria, et eut des enfants. Après sa mort, les paysans crurent que son abjuration le condamnait à être métamorphosé en loup-garou : une légende veut, en effet, que, jusqu'à la cinquième génération, les enfants d'un prêtre défroqué soient maudits et se changent en loups les nuits de Chandeleur.

Le fils cadet de ce prêtre défroqué, Urbain Feytaud, journaliste, homme politique, amateur de spiritisme, maria sa fille à monsieur Eymery, officier de l'armée d'Afrique. De cette union naquit une fille : Marguerite. L'officier, qui espérait un fils, contribua beaucoup à former le caractère très viril de celle qui devait être, plus tard, Rachilde.

La propriété familiale s'appelait Le Cros — qui veut

dire *trou* en patois. — Situé entre Château l'Evêque et Périgueux, le Cros était très sombre, couvert de lierre, de vignes-vierges, entouré de peupliers, de saules, de noisetiers sauvages ; il y poussait aussi des pervenches, des angéliques et des roses du Bengale. Un étang peuplé de grenouilles s'étalait devant la maison, éloignée de tout village ; derrière s'étalaient les fermes et les dépendances. Au jardin, assure Rachilde, l'humidité empêchait les fraises de rougir, les radis étaient mangés par une bête qu'on ne voyait jamais, et les vaches de l'étable, quand elles s'égaraient dans ce jardin, tarissaient. Les yeux de Rachilde s'ouvrirent sur la folle-avoine et sur l'eau trouble de la mare aux grenouilles. D'une pâleur mortelle, elle se mit à grandir dans l'ombre humide de ces murs romantiques et subit l'influence d'un décor digne de plaire à Edgar Poë. A dix semaines, elle voyageait sur les genoux de sa nourrice, qui la portait de garnisons en garnisons. La nourrice ne savait pas lire, plus tard, l'enfant ne voulait pas apprendre ; aussi, à huit ans, silencieuse et toujours pâle, faisait-elle le désespoir de ses parents et le bonheur de cette nourrice qui la mettait encore dans son panier à provisions pour aller au marché.

Pendant la guerre de 1870, tandis que le colonel Eymery était aux armées, sa famille demeura au Cros, où Rachilde, qui avait dix ans, faisait des boulets de neige et dirigeait une armée de petits paysans. A l'époque de sa première communion, elle commençait de prendre des notes et, chaque matin, griffonnait, déjà, son journal. Solitaire et taciturne, tourmentée par de bizarres rêveries, choyée par des parents qui n'admet-

taient pas que leur fille écrivît, dès l'âge de douze ans, elle dut les tromper, en travaillant, le soir, par les nuits de pleine lune, car on la privait de lumière. C'est alors qu'elle envoie à un journal de la région, qui la publie, une légende : *la Création de l'oiseau-mouche*. Recevant la correcte éducation d'une institutrice pieuse, elle ignorait toute jouissance spirituelle, sauf la musique — sa mère était une merveilleuse musicienne, — et ce fut, probablement dans le rythme, qu'elle trouva son lyrisme. Son grand-père lui donna la clef de sa bibliothèque, où se mélangeaient les ouvrages classiques des poètes et des philosophes, des livres techniques de sciences, des traités de médecine et les œuvres du Marquis de Sade, qu'elle ne comprenait pas, mais qu'elle avait lues à 15 ans: toute jeune, elle fut glacée par une littérature qui lui faisait horreur.

En dehors de cela, elle était dans l'obligation de diriger la maison de ses parents, sa mère étant souffrante et très nerveuse ; il lui fallait s'occuper des domestiques, lesquels, avant d'entrer au service des châtelains du Cros, craignaient pour leur sécurité, car les paysans, superstitieux et peureux, affirmaient que la jeune fille jetait un sort sur les récoltes et que ses yeux étaient ceux du loup-garou, de sorte que les fermiers, lorsqu'ils allaient vendre les bêtes au marché, évitaient de traverser le chemin d'une aussi dangereuse sorcière.

A quatre ans, son père la mit sur un cheval. Premier écuyer de Saumur, il fut son maître d'équitation, comme il fut, plus tard, son maître d'armes. Jusqu'à vingt ans, M^lle^ Marguerite Eymery vécut de cette exis-

tence un peu sauvage, la cravache toujours en main, accoutumée, bien que jouant avec eux, à dominer ses inférieurs, son armée de petits paysans. Contrainte de participer aux chasses à courre qu'elle détestait, sa passion pour les animaux date de ces premiers massacres. Elle sauve une biche, la soigne, puis lui rend la liberté (1).

Madame Rachilde, devant la porte de laquelle on dépose, aujourd'hui, anonymement, des souris, parce que l'on sait qu'elle les aime et qu'elle recueille les animaux, non pour leur beauté, mais plus ils sont souffrants et dignes de pitié, prétend appartenir non pas à l'espèce humaine, mais à l'espèce animale. Petite fille qui exécrait les chasses, condamnée à les suivre, elle avait la même pitié pour le marcassin que pour la biche, et allait, la nuit, soigner les loups blessés (2). Dans son appartement elle donnait asile à un chat borgne et estropié, à une nichée de rats trouvés dans une bûche fendue en laquelle la mère avait été tuée, à une chouette tombée au pied d'un sapin et qui passait son temps, dans le lavabo, à se contempler dans le miroir, à une couleuve, ramassée sous un peuplier de la Caroline déraciné, qui buvait du lait dans un dé à coudre, et enfin, à des chiens malades, en sus de la meute paternelle dont elle assumait la charge.

---

(1) Dans *Son Printemps*, dans *Les Rageac*, surtout, on trouvera des éclaircissements sur cette nature romanesque, téméraire et compatissante.

(2) Voir à la suite de « *L'Imitation de la Mort* », *La Fille du Louvetier*.

A quatorze ans, son père la fiança brutalement à un de ses officiers (1). Elle essaya de s'habituer à l'idée d'aller s'expatrier deux ans en Afrique, puis, au bout d'un an, refusa catégoriquement, et tenta de se noyer dans la pièce d'eau, au bord de laquelle fleurissaient les pervenches et les roses. Pour chasser cette crise de tristsse incohérente et chimérique, elle se remit à lire beaucoup, épuisant les trois mille volumes de la bibliothèque de son grand-père : la superbe ironie de Voltaire l'enchantait. Elle écrivit alors, ostensiblement, sans se cacher ; et sa famille consentit enfin à lui laisser de la lumière dans sa chambre. Ses premiers romans paraissent dans *L'Echo de la Dordogne* et dans d'autres journaux de la localité. Ce sont : *Fidelium*, *M^me^ de Sang-Dieu*, *Héala*. Le colonel Emery lisait à haute voix, à la veillée familiale, les histoires imaginées par sa fille, mais signées d'un pseudonyme, et, ne sachant pas l'auteur à ses côtés, il passait les phrases qu'il jugeait difficile de prononcer devant une jeune fille.

Préoccupée de l'au-delà, du mystère angoissant de la mort et de Dieu, des phénomènes d'auto-suggestion et de télépathie, de plus en plus lunatique, elle parla de Paris à sa famille, qui essaya, de nouveau, de la marier ; elle protesta énergiquement. Tantôt elle prétextait que le prétendu avait de l'embonpoint, tantôt qu'il était trop maigre ; elle préférait se faire religieuse, ou partir pour visiter la Chine, bref — et je cite Rachilde, elle-même, — *la folie et qu'elle folie ?...*

(1) Voir *Les Rageac.*

toutes les phases : magie, spiritisme, mysticisme, les chats noirs et les merles blancs, les coups de fouet aux domestiques, les colères contre la famille ahurie, par-dessus le marché la bravoure à outrance, bravoure de soldat qui se révolte contre la peur, les courses dans les montagnes, la nuit, les stations évocantes à « la fosse des chiens », lieu légèrement sinistre, et tous les ridicules des névrosés malheureux : les cosmétiques, les parfums irritants, les souliers de satin dans la boue, les silences graves durant des journées pleines, les tressauts désordonnés de la bête en cage...

Une folie librement développée, au grand air des champs... Une folie ayant pour cabanon la splendide nature !

Elle avait quinze ans, quand elle reçut, courrier par courrier, en réponse à l'envoi d'un conte intitulé : *Le premier Amour*, le billet suivant :

— Remerciements et applaudissements.
Courage, Mademoiselle.
VICTOR HUGO.

Il est amusant de raconter à ce sujet que, plus tard, un poète, qui eut son heure de célébrité, déclara à Rachilde, installée depuis peu à Paris, que sa première visite devait être pour « Le Maître Universel » ; il proposa de la présenter au poète de *La Légende des Siècles* et lui assura qu'il était d'usage, pour les femmes, de s'agenouiller devant lui, ce que Mlle Rachilde

— croyant ne pouvoir agir autrement — fit avec la plus mauvaise grâce. A son vif étonnement, Victor Hugo la releva avec bonté, mais elle fut déçue de ne l'entendre rien lui dire de sensationnel.

Quelque temps après, un autre poète, Albert Samain, connut cette aventure de la bouche même de M^lle^ Rachilde, et, après en avoir beaucoup ri, il laissa tomber ces paroles plus ironiques que poétiques : — « Petite cruche ! »

Rachilde, à sa majorité avait décidé de quitter sa famille ; elle voulait être libre, gagner, elle-même, sa vie sans dépendre de personne. Elle avait emporté tous ses espoirs, elle était partie pour Paris.

III

Les vivants — plus tard leurs ombres — suivent en cortège éloquent notre humain labeur. *Passion* et *mort* sont les deux mots essentiels du secret de la vie. Pas plus qu'il ne peut traduire toute la joie et toute la douleur d'une existence intégrale, le papier fragile ne réussit à expliquer l'exact mécanisme du mouvement universel. Sur l'esprit de chaque être en marche se pose, comme une divine couronne, l'esprit des autres êtres qui parcourent avec lui le même chemin ; ils s'aiment, s'entr'aident, se haïssent, se martyrisent mutuellement : ensemble ils pénètrent alors dans le domaine de la passion. Mais l'heure est fugitive, des pays lointains attirent les uns, les tempêtes et la mort égarent les autres, ils s'écartent, tous, peu à peu, de la route commune, et la poussière les efface lentement.

Rachilde, qui déclare n'avoir aucune croyance, pareille à un animal intelligent non apprivoisé, ne croit u'en la vie. On comprendra mieux cet écrivain, si l'on évoque rapidement les visages des talents et des génies que Rachilde a connus à l'aurore de leur carrière et de leur gloire : le souvenir de certains morts célèbres prouve l'influence exercée par Rachilde sur son entourage.

Lorsque Rachilde débuta dans la littérature, il y avait, à Paris, cinq ou six femmes de lettres, seulement, qui portaient de la copie dans les rédactions, et il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent considérées comme celles d'aujourd'hui. A son arrivée dans la capitale, Rachilde collabora à *l'Ecole des Femmes*, premier

magazine féminin, dirigé par une de ses cousines, madame Marie de Saverny. C'est là que parut, en feuilleton, un de ses premiers romans : *La Dame des Bois*.

En l'absence de sa cousine, Mlle Rachilde était chargée de recevoir les visiteurs. Un jour, elle vit entrer dans le bureau de la directrice, un monsieur dont l'allure révélait l'officier en civil. Il paraissait distrait, ses yeux pâles ne regardaient qu'à peine, ses moustaches étaient tombantes, ses manières excellentes. Villiers de l'Isle-Adam — car c'était lui — venait dire qu'il s'opposait à ce que son conte fût mutilé : il s'agissait d'un des meilleurs *Contes cruels*. Il fut question, sans tarder, de littérature, et, timidement, l'auteur de *L'Ève future* avoua qu'il ne serait pas fâché de toucher la première partie de la somme que la revue lui devait, et il soupira cette phrase qui étonnera, peut-être, certains gens de lettres du jour :

— Vous comprenez cela, Mademoiselle, comme il est dur de faire payer... son art !

Madame de Saverny fit connaître Arsène Houssaye à sa jeune cousine qui désirait de lui une préface pour *Monsieur de la Nouveauté*. Elle la conduisit chez Sarah Bernhardt. La merveilleuse tragédienne promit à la débutante qu'elle lui ferait avoir sa préface, l'invita à dîner avec Houssaye et obtint ce qu'elle avait promis. Le livre parut en 1880.

Vinrent les jours de misère. Elle frappe souvent inutilement, aux portes des rédactions et, conseillée par des camarades qui lui démontrent l'importance de rencontrer parfois les rédacteurs en chef et les directeurs des journaux, elle va dans les soirées après avoir

acheté au *Bon Marché* une fleur de 50 centimes. Son premier roman, *Monsieur de la Nouveauté*, édité chez Dentu, lui rapporte deux ans après la parution, 256 francs ! C'était beau ! Elle avait quelques sous grâce à un courrier de modes régulier à *La Chronique parisienne*. Elle songe, alors, à s'habiller en homme pour économiser les toilettes et aussi pour courir, plus facilement, faire des reportages. Son habit de soirée, dont elle faisait changer, selon la mode, les revers de satin, dura dix ans. Elle coupa sa magnifique chevelure et la vendit au prince Romuald Gédroye, grand chambellan de l'empereur Alexandre III de Russie, qui la fit enfermer dans un coffret sculpté par Stanislas Meunier, l'auteur de *La Femme à la tortue*. M. Camescasse, qui était alors préfet de police, donne le signalement de Rachilde en homme, ainsi que celui de madame Dieulafoy, ce qui équivalait, pour l'une et pour l'autre, à l'autorisation de porter le costume masculin, costume sous lequel Rachilde, femme de sport, tirant admirablement l'épée et le pistolet, se trouvait très à son aise et dans un état conforme à son caractère. Enfin, prenant ce travesti au sérieux, elle fait imprimer sur ses cartes de visite : Rachilde, *homme de lettres*. Et encore maintenant, il ne se passe pas un jour que madame Rachilde ne reçoive, au *Mercure de France*, parmi son courrier, des lettres adressées à *Monsieur* Rachilde.

Quatre ans après *Monsieur de la Nouveauté*, un éditeur belge, Brancart, publiait *Monsieur Vénus*. Ce roman, inspiré à Rachilde par un passage de *A rebours*, de Huysmans, suscita les passions. L'opinion publique

traîna littéralement Mlle Rachilde dans la boue. Ce livre avait intrigué et étonné : on inventa des légendes. *La plus étonnée était encore Rachilde, elle croyait qu'on ne la lirait pas, elle s'était même un peu suicidée littérairement dans ce livre par défi et par désespoir de sentir que son talent, si elle en avait jamais eu, devait mourir avant elle. Le* « Gil Blas » *déclara que c'était là un livre obscène. Sully-Prudhomme dit devant quelques-uns :* « *C'est un curieux ouvrage !* » *Les femmes en défendirent la lecture à leurs maris, M. Henri Fouquier, sous le pseudonyme de Colombine, hurla que l'auteur, qui avait les cheveux jaunes et les yeux verts, était un monstre dangereux. Cet homme cravachant la figure d'une femme en prenant d'abord le masque de la femme perverse, Colombine, alors que le pauvre auteur de* « Monsieur Vénus » n'avait ni cheveux *jaunes, ni yeux verts, fit aller merveilleusement la vente... et l'autorité de son talent poussa les badauds aux vitrines des libraires. Rachilde envoya un huissier au* « Gil Blas » ; *pour répondre dans le* « Gil Blas », *elle dépensa quinze francs soixante-quinze centimes, en l'étude de Maître Dablin et... l'affaire demeura suspendue* (1).

Le parquet de Bruxelles ordonna la saisie du livre, la correspondance de l'éditeur fut interceptée, les scellés apposés sur les épreuves d'un autre ouvrage qui n'était pas poursuivi : *Queue de poisson ;* enfin, une chambre correctionnelle de Bruxelles condamna

(1) Rachilde : préface de *A Mort.*

Mlle Rachilde à deux ans de prison et à deux mille francs d'amende. C'est ainsi qu'à vingt ans, grâce à ce scandaleux triomphe, Rachilde connut une des faces — peut-être la plus triste — de la gloire. On ne pardonna pas à cette jeune femme d'avoir eu l'audace d'expliquer les nuances qu'elle pressentait entre les sentiments d'une femme virile et ceux d'un homme efféminé.

Verlaine, le grand Verlaine, aimait ce livre. Rachilde, accusée par le ministère public d'avoir inventé un vice nouveau, poursuivie par la meute d'une presse hostile, se confiait au poète de *Sagesse* qui la consolait, en lui disant :

— Ah ! ma chère enfant, si vous aviez inventé un vice nouveau, vous seriez un bienfaiteur de l'humanité !

Les premières rencontres, si ordinaires, d'habitude, que l'on s'en souvient à peine, se nimbent, parfois, avec le temps, d'une lumineuse auréole : celle de Paul Verlaine, génie encore ignoré, et de Rachilde, jeune romancière que l'on commençait seulement de connaître, fut émouvante et peu banale.

Le dessinateur Cazals — pour qui Rachilde fit, plus tard, la préface de ses poésies, *Le jardin des ronces* — amena, chez l'auteur de *Monsieur Vénus*, Verlaine auquel un propriétaire, peu jaloux de loger un tel bohême, venait de signifier congé. Le poète, sans domicile, était blessé : il avait la jambe à demi-brisée.

— On m'a dit, commença Verlaine, que vous étiez une bonne demoiselle...

Rachilde l'interrompit :

— Mon cher maître, vous pouvez prendre mon appartement et en faire ce qu'il vous plaira.

Elle l'installa dans son petit logement de la rue des Ecoles et se rendit chez sa mère. Elle venait chaque jour soigner son malade ; le matin, elle le forçait à boire le chocolat préparé, mais, aussitôt après, en cachette, Verlaine se faisait monter de l'absinthe.

Il a été publié dans *Amour* un poème dédié à Mlle Rachilde, sous le titre : *Délicatesse*. On en verra au début de cet ouvrage le fac-similé avec un premier titre différent, choisi par Verlaine : *Hymne*.

A Mlle Rachilde,

Tu nous rends l'égal des héros et des dieux
Et, nous procurant d'être les seuls dandies,
Fais de nos orgueils des sommets radieux,
Non plus tels foyers de troubles incendies.

Tu brilles et luis, vif astre aux rayons doux
Sur l'horizon noir d'une lourde tristesse.
Par toi surtout nous plaisons au Dieu jaloux,
Choisie, une, fleur du Bien, Délicatesse !

Plus fière fierté, plus pudique pudeur,
Qui ne sais rougir à force d'être fière.
Qui ne peux que vaincre en ta sereine ardeur,
Vierge ayant tout su, très paisible guerrière,

Musique pour l'âme et parfum pour l'esprit,
Vertu qui n'est qu'un nom, mais le nom d'un ange,
Noble dame guidant au Ciel qui sourit
Notre immense effort de parmi cette fange !

Le parquet de Bruxelles invita le parquet de Paris à

faire une perquisition chez Mlle Rachilde. Un agent de la police des mœurs vint à son domicile et lui demanda, très gravement, si elle avait des cartes transparentes ! Simple prétexte pour pénétrer chez elle, afin de savoir si l'on trouvait, rue des Ecoles, des exemplaires de *Monsieur Vénus*. Après cette visite, elle songea à cacher les quelques exemplaires qui lui restaient, mais, craignant des ennuis, elle chercha un camarade qui consentît à les garder. Léo Trézenik, directeur de *Lutèce*, revue à laquelle Rachilde collaborait, lui conseilla d'aller, de sa part, chez Jean Moréas qu'elle ne connaissait pas. Il la prévint qu'il était un peu *aile de corbeau*, qu'il jouerait, volontiers, au drame, relèverait sa moustache avec un geste magnifique, tout en demeurant le meilleur garçon du monde. Elle alla donc chez Moréas. Elle l'attendit dans un petit salon, vide de meubles. Tel que Talma, Moréas fit une entrée théâtrale, en soulevant une portière japonaise or et argent drapée dans le fond de la chambre ; il mima tous les gestes indiqués d'avance par Trézenik. Comme il n'y avait aucun siège, ils parlèrent debout. Rachilde récapitula l'affaire de *Monsieur Vénus*, expliqua dans quel but elle était cbligée de mettre ses livres en dépôt sans lui dissimuler le danger du recel et les risques qu'il encourait en acceptant de rendre un tel service. Moréas, très courtois, assez affecté, comme les étrangers qui exagèrent nos usages, mais foncièrement bon, et très serviable, accepta, sans aucune hésitation. Ainsi débuta l'amitié de Rachilde et de Jean Moréas.

Quelque temps après, au *Café du Soleil d'Or*,

Rachilde, entre lui et Laurent Tailhade, discutait violemment avec de jeunes littérateurs. Tout à coup, dans le feu de la conversation, Moréas, relevant sa moustache, se leva pour s'écrier :

— Victor Hugo est un ... (1).

Rachilde se leva, à son tour, et le gifla. Tumulte indescriptible. On prend le parti du poète des *Stances ;* on veut sortir Rachilde, Moréas s'y oppose :

— Laissez donc cette petite, elle a raison.

Un groupe de littérateurs qui s'étaient surnommés les *Hydropathes*, parce qu'ils ne buvaient jamais d'eau, dont le président était Emile Goudeau, décide de recevoir Rachilde comme membre du cercle. Craignant d'avoir l'air protégée par les camarades qui l'amenaient, elle voulut se présenter seule, avec une lettre de Victor Hugo. La salle entière se mit à hurler, on la conspua. Ne réserverait-on pas le même sort, aujourd'hui, au jeune écrivain qui prétendrait être reçu parmi les *dadaïstes*, avec une recommandation de M. Paul Bourget ?

Rachilde — comme maintenant au *Mercure de France* — recevait déjà, le mardi, dans le petit salon de la rue des Ecoles. Elle fut toujours fêtée par ses camarades de lettres et respectée par les bohèmes qui fréquentaient les caveaux, car elle plaisait par son ardeur à défendre ses idées, par son mépris du danger, son courage, sa bonne humeur, sa perpétuelle fantaisie. Très entourée, elle apparut dans les réunions d'ar-

(1) Epithète difficile à imprimer.

tistes, soit aux *Hydropathes*, soit au *Chat Noir*, dans les couloirs de *l'Œuvre*, et, plus tard, au *Théâtre d'Art*. Au *Café de l'Avenir*, où l'on disait des vers, elle se lia avec Léo Trézenik, Jean Moréas, Laurent Tailhade, Paul et Victor Margueritte, Verlaine, Stanislas de Guaïta, Marsolleau, Jules Renard, Haraucourt et combien d'autres ! C'était les débuts du symbolisme. Elle voyait les jeunes littérateurs, dont certains sont devenus des maîtres. Les autres ont disparu, pauvres êtres magnifiques, dont la fuite dans le temps est pareille à la course éperdue des feuilles mortes que le vent chasse dans l'espace.

IV

De jour en jour Rachilde était plus entourée.

En 1884, comme elle allait faire son service de presse chez Brissy, un éditeur qui publiait d'elle *Les Histoires bêtes pour amuser les enfants d'esprit*, elle aperçut dans le fond d'un cabinet où s'entassaient de vieux papiers, un jeune homme mince, extrêmement pâle, « dont les yeux faisaient le tour de la tête » ; il était élégant et distant et son visage sérieux. Le bruit courait que les affaires de l'éditeur en question étaient fort mauvaises, aussi semblait-il l'attendre avec impatience. Il s'approcha :

— Mademoiselle, croyez-vous qu'*il* viendra ? Etes-vous dessinatrice ?

— Non, Monsieur, je suis l'auteur des *Histoires bêtes* qui viennent de paraître.

— Vous n'avez pas fait que cela ?

Il pensait à *Monsieur Vénus*, mais n'osait pas en parler. Lorsqu'ils eurent fait plus ample connaissance, il demanda à Rachilde quel motif l'avait poussée à écrire un tel livre, et si elle pouvait le recevoir ; elle lui indiqua son jour, le mardi, et cita les noms amis de ses habitués. Ainsi se noua l'amitié de Rachilde et de Maurice Barrès.

En ce temps-là, Maurice Barrès fréquentait chez Stanislas de Guaïta. Fluidique et blond, avec des yeux verts, celui-ci fabriquait des parfums qui représentaient tel bonheur ou telle tristesse. Pour contrarier Mlle Rachilde qui prédisait à Maurice Barrès qu'il était destiné à être de l'Académie Française et ministre de

l'Intérieur, il lui disait que tous les malheurs l'attendaient, et que la conjonction des astres conspirait contre lui. Il convia, une fois, Rachilde, Barrès et des camarades, à voir un squelette qui hantait son armoire. Au bout d'une heure d'attente dans l'obscurité, le spectre ne paraissait pas. Stanislas de Guaïta décrivait sa forme blanche, mouvante, inquiétante, en entrebaillant la porte de son armoire.

— Parbleu, dit Rachilde, en riant, c'est votre chemise de nuit !

Alexandre Tanchard et un de ses bons amis, le docteur Grenier, étaient, l'un et l'autre, fort dévoués à l'auteur de *Monsieur Vénus*. Le premier, aristocrate qui avait supprimé sa particule, propriétaire, dans le Doubs, d'un château historique, révolutionnaire maladroit, rédacteur au journal de Lissagaray, auteur d'un recueil de poésies intitulé *Les Lèvres roses*, portait, hiver et été, une pelisse de renard ; le second, député original, allait, à sept heures du matin, faire ses ablutions dans la Seine, en costume arabe. Il serait injuste de les oublier puisque, sur la demande de Rachilde, ils firent admettre Verlaine à l'hôpital Broussais. C'est là que fut écrite cette lettre éloquente du poète à Rachilde, pour la remercier de l'envoi d'un de ses livres : *Madame Adonis*.

Paris, le 13 février 1888.

Ma chère Demoiselle,

J'ai bien tardé à vous remercier de vos gracieux envois. Voilà qui est fait, avec mille excuses que vous devinez : bien plus absorbante qu'on ne le croit la maussade vie d'hospice, avec les visites, contre-visites, dis-

tribution de médicaments, de repas, inspections, le linge, les lavages de salle, balayages pendant lesquels il est impossible de s'asseoir à une table et de tenir une plume, enfin tout le hourvari triste et bête, dont un pauvre malade municipal *sent parfois s'emplir sa tête et sa bonne volonté d'écrire, même quand il le faut, comme ce fut mon cas de ces derniers jours !*

Que troublante, votre Madame Adonis ! *Que délicieusement troublante et perverse ingénument, dirait-on ! Troublante encore et peut-être plus perverse, l'histoire. J'avoue que j'ai été* intrigué jusqu'au bout, *et c'est bien, n'est-ce pas ? l'effet que vous avez voulu produire.*

J'adore l'Homme roux *et vous avez joliment bien fait de vous souvenir de cet « Oublié ». La cruelle et chaste aventure ! Je voudrais avoir une place de critique dans quelque journal sérieux et faire un article à fond sur ce livre, que je qualifie de considérable dans votre œuvre. Est-ce votre avis à vous aussi ? La netteté de l'analyse ne le cède qu'à la solidité brillante du style (permettez-moi de ne pas dire « de l'écriture », bien qu' « écriture » soit à la mode parmi nos jeunes de lettres). Vos héroïnes ont chacune leur intérêt très poignant bien à elles, et ce James — heureux gaillard s'il avait bien compris la vie, toute la vie ! — est une superbe figure. Bravo et encore bravo !*

Amour *va paraître très bientôt. Je ne sais encore si je pourrai avoir le plaisir de vous le porter, ignorant la date exacte de ma probable-ment prochaine sortie, mais vous serez en tous cas servie entre les premiers. Vous n'avez pas oublié qu'une pièce vous y est dédiée.*

Et je suis, en tout respect affectueux,

Votre bien dévoué
P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, Salle Follin, 22, 96, Rue Didot, E. V. (1)

(1) Lettre inédite.

Madame Georges de Peyrebrune, collaboratrice de *La Revue des Deux Mondes*, femme de lettres alors notoire, surnommée par ses admirateurs *la George Sand du moment*, éloge sans doute un peu fort, si l'on pense à l'oubli total dans lequel ont sombré ses ouvrages, s'était prise d'affection pour Mlle Rachilde, qui fréquentait l'académique salon de cette dame. Un jour on dévoila *Monsieur Vénus* à Mme de Peyrebrune ; par dépêche elle fit appeler l'auteur.

— Rachilde, lui dit-elle, lorsqu'elle l'eut fait asseoir sur un tabouret, j'ai quelque chose de très grave à vous communiquer. Je viens de lire *ce* livre.

Et elle désigna, avec mépris, un exemplaire de *Monsieur Vénus* posé sur un meuble.

— Je l'ai lu, avoua-t-elle, je ne l'ai pas compris, mais je sens que vous êtes un monstre. Rachilde, ne revenez plus jamais chez moi.

Par la suite, après certains succès de madame Rachilde, sachant que sa critique exerçait quelque influence sur un nombreux public, elle s'excusa de son attitude passée et sollicita un article sur ses livres dans le *Mercure de France*.

Déjà Rachilde s'intéressait à l'esprit et non à la situation des êtres qui l'approchaient. L'une des premières, elle sut tout de suite apprécier les ressources d'érudition de Jean de Bonnefon, âgé alors de vingt-deux ans, sa puissance d'imagination qui eut pu faire de lui un étonnant romancier. Journaliste trop littérateur, il connaissait, à fond, les siècles de l'histoire, et sa parole captivait, bien qu'il eût sur les lèvres, sans que ce fût toujours nécessaire, un mot cinglant ou une

épigramme prêts à partir. Tantôt il recevait comme un homme d'église dans son confessionnal, tantôt comme celui qui organisait les soupers de la Parabère. Ses dîners furent célèbres, autant pour la cuisine que pour la conversation alerte du maître de céans. Il aurait été homme à inventer les festins s'élevant du milieu de la table, garnis de mets outrageusement épicés, servis par de petits nègres habillés de satin, éclairées par des bougies parfumées, avec accompagnement de harpes et de violes d'amour. Son insolence plaisait à Rachilde, et elle écoutait, probablement sans les suivre, ses conseils paternels, car il n'aimait pas la hardiesse de ses livres.

Dans les bureaux de rédaction du *Gil Blas*, où elle apportait un livre, Rachilde distingua Jean Lorrain à cause de la forme très particulière de ses paupières qui ressemblaient à celles de sa mère, madame Eymery. Jean Lorrain alla au-devant de l'auteur de *Monsieur Vénus* qu'il reconnaissait et lui apprit qu'il faisait son service de presse de *Très russe*. Rachilde lui expliqua qu'elle s'occupait, également, d'un service de presse, celui de *La Marquise de Sade*, qu'elle jugeait prudent de remettre, elle-même, le plus grand nombre possible d'exemplaires de son roman entre les mains des destinataires, car elle soupçonnait les garçons de bureau d'oublier les livres dans leurs poches. Jean Lorrain était du même avis ; aussi, d'une manière franchement camarade, et, pour économiser, à leurs bourses de littérateurs peu fortunés, les frais de voitures, ils décidèrent d'achever, ensemble, leur double service de presse.

A partir de ce jour, Jean Lorrain, le plus âgé des deux, traita la jeune fille avec les égards et la sollicitude d'un frère aîné, et il n'hésitait pas, lorsqu'il était malheureux, à se confier à elle. Avec des amis, ils allèrent chez Léonide Leblanc, favorite du duc d'Aumale, où Jean Lorrain, curieux du boudoir et par espièglerie, écoutait à la porte du salon les conversations de l'actrice et de Rachilde, se cachait dans la fameuse baignoire d'argent et, comme un guignol, se dressait, tout à coup, devant les deux femmes pour les effrayer.

Il emmena Rachilde chez Barbey d'Aurevilly, en la prévenant du maquillage du maître, dont il la priait de ne pas se moquer. Ils furent reçus par une dame très réservée, coiffée en bandeaux blonds, mademoiselle Read, qui, depuis, n'a pas cessé de s'occuper des œuvres et de veiller sur la gloire du créateur des *Diaboliques*. Entouré d'innombrables chats clair de lune et angora blancs, Barbey d'Aurevilly était de taille plutôt élevée, encore assez bien fait, la figure couperosée, les pommettes fardées, les moustaches et les cheveux mal teints en noir, vêtu d'une robe de chambre en drap rouge avec des revers de velours noir ; son geste était ample, l'ensemble de sa personne conservait l'empreinte d'une évidente majesté. Très affable, il complimenta Rachilde à propos de *Monsieur Vénus :*

— Ce que vous avez fait là, lui dit-il, est extraordinaire ; évidemment ce n'est pas votre forme définitive, mais vous êtes sûre de ne jamais être banale.

Il échangea avec Lorrain des mots truculents et proposa un déjeuner, qui eut lieu quelques jours après.

Barbey d'Aurevilly disposa autour de son couvert des petites boîtes de fards et interrompit son repas pour « réparer des ans l'irréparable outrage ». Rachilde trouva qu'il l'accentuait et remarqua, lorsqu'il s'essuyait, les traînées noires laissées par ses moustaches sur la serviette blanche.

S'il professait à l'égard des femmes une courtoisie presque exagérée, Rachilde, de son côté, indulgente pour les petits travers du grand homme, lui témoignait un immense respect ; elle n'avait pas encore dépouillé, tout à fait, la jeune provinciale qui s'était agenouillée devant Victor Hugo.

Dans le salon de la comtesse D..., où les livres de M^lle^ Rachilde furent violemment attaqués et où elle fut personnellement qualifiée de pornographe, Barbey d'Aurevilly la défendit par cette boutade :

— Pornographe, soit ! Mais tellement distinguée !

V

Un jeudi soir qu'Alfred Vallette se promenait au bal Bullier, en compagnie d'Albert Samain, celui-ci lui dit :

— M^lle Rachilde se trouve ici, je vais vous présenter à elle.

— Je préfère que vous n'en fassiez rien, répondit le futur directeur du *Mercure de France*, car je ne goûte pas beaucoup ce genre de littérature.

Cependant les présentations furent faites ; M^lle Rachilde était en costume d'homme ; *le naturalisme* fournit un sujet de conversation, et M. Vallette s'aperçut que *le petit jeune homme* en question en savait plus long que ce que l'on apprend à l'école. Ils se virent souvent chez *la mère Clarisse*, où l'on buvait alors la seule bière de Strasbourg trouvable à Paris et où retentissaient les interminables causeries des poètes et des rêveurs. Bien qu'il fût parfois horrifié par les paradoxes de Rachilde, le doux Samain l'admirait et il chanta la beauté de ses yeux dans un sonnet fameux :

Ses yeux glacés de vert, ses yeux déjà vus, où ?...
Etangs mystérieux, qui hantent les mémoires
Couvent de l'inconnu sous leurs changeantes moires,
Ses yeux, ses pâles yeux, las d'avoir rêvé tout.

Charmeuse du Serpent qui s'enroule à son cou,
Dans les serres du mal pour d'atroces grimoires
Elle cueille à minuit des tubéreuses noires
Dont le parfum charnel brise comme un vin fou...

Le chat énigmatique enfermé dans la femme
Rôde à pas de velours dans sa chair, dans son âme,
Et, fauve enlangouré, s'étire dans son cœur,

Son cœur tendre et barbare, aux hôtes éphémères,
Où trône, inviolé, hors du Présent vainqueur,
Son éternel Amour sauvage des Chimères.

Mais il est plus curieux d'offrir au public cet autre sonnet d'Albert Samain, également dédié à Rachilde et absolument inédit :

Le péché de la chair foisonne,
Rose, adorable ou saugrenu...
Dans la braise, diable ingénu,
A petits coups, elle tisonne.

Cravache au poing, folle amazone,
Elle chevauche l'inconnu ;
Et son esprit bondit, tout nu,
Sans chemise qui l'emprisonne.

L'Amour, ce brutal extorqueur,
Vous prendrait tout — même le cœur.
Vite, un coup d'éventail moqueur !

Et ses dents fines de marquise
Croquent sans fin, praline exquise,
... La volupté d'être inconquise.

En 1899, M^lle^ Rachilde épousait M. Alfred Vallette, critique et romancier déjà connu des lettrés, qui choisit pour témoins, Albert Samain et Laurent Tailhade ; ceux de M^lle^ Rachilde furent Léo Trezenik, directeur de *Lutèce*, revue dans laquelle Willy fit ses débuts sous la signature de *l'Ouvreuse*, et l'illustre astronome Camille Flammarion. Après le dîner traditionnel, les jeunes époux, accompagnés de Samain, rentrèrent chez eux, rue de l'Echaudé-Saint-Germain ; ils oublièrent

tous les trois que c'était nuit de noces et discutèrent des choses de la littérature, passion qui les dominait, jusqu'à quatre heures du matin.

Un an après naissait la fille de M. et de Mme Alfred Vallette, en même temps que *le Mercure de France*.

⁂

Laurent Tailhade, qui avait le singulier talent de dédier la même œuvre à différentes personnes, et bien qu'il affirmât détester les femmes de lettres, dédia, à madame Rachilde, la *première* édition de *Au Pays du Mufle*. Il s'est amusé, en collaboration avec Victor Margueritte, à faire pour elle, avant son mariage, les vers suivants qu'il lui fit parvenir avec cette lettre :

Paris, ce mardi au soir

Mademoiselle,

Monsieur Victor Margueritte et moi aurons l'honneur de nous présenter rue des Ecoles demain mercredi vers trois heures de relevée. Nous vous supplions de ne nous attendre pas si quelque soin meilleur vous réclame par la ville.

Souffrez que nous mettions à vos pieds une épigramme ou madrigal à qui certes a manqué le tour galant de Monsieur de la Sablière, encore que vous fussiez digne de recevoir toutes les fleurs de la Guirlande de Julie.

Daignez agréer, mademoiselle, l'hommage de tous nos respects.

Laurent Tailhade.

33, *rue de Tournon, Hôtel Foyot* (1)

(1) Lettre inédite.

VERS POUR MADEMOISELLE RACHILDE

Sous l'éther bleu fleurissent des pervenches,
Turquoises et lapis oriental,
Où du printemps s'exaltent les revanches,
Près des ruisseaux au bleuâtre cristal.

Il est encor des étoffes de Perse,
Où, dans les bleus et les roses mourants,
Dorment des ciels de vague couleur perse
Eclaboussés de soleils fulgurants.

Dans les étangs où rubanent les herbes,
Chante le chœur féerique des Willis.
Les nymphéas mêlent, parmi leurs gerbes,
Des corps de femme à la candeur des lys.

Mais dans vos yeux éclosent pêle-mêle
Les cieux lointains et les fleurs d'ici-bas,
Et nostalgique, en cette mer jumelle,
Toute la Mer déroule ses combats!

Laurent TAILHADE. Victor MARGUERITTE.

Paris, ce Mardi 13 Janvier de l'an du Christ: MDCCCLXXXV (1).

Dans cette autre lettre détachée de celles, nombreuses et si jolies, que madame Rachilde possède de Tailhade, il y a des vers écrits au courant de la plume qui ont fait le tour des salons littéraires. La lettre entière est d'un ton charmant.

Toulouse, le 12 octobre 1890.

Vous daignerez excuser, madame, la trop culinaire feuille sur laquelle je me fais l'honneur de vous écrire pour ce que les bonnes gens de Toulouse ignorent la beauté du papier blanc et des ragoûts sans ail.

(1) Vers inédits.

La Poste vous remettra, de ma part, une petite boëte où sont quelques-unes de ces violettes que l'on ne trouve guère qu'ici. Je me flatte que le voyage n'aura point sur elles d'action trop funeste et qu'elles vous parviendront encore avec tout leur parfum.

Dom Junipérien, depuis une semaine, vagabonde en ma compagnie. Le saint homme a célébré ce matin la grande messe des Minimes, ce qui ne l'empêchera aucunement de prêcher à l'issue de Vêpres, en l'Eglise Saint-Pantaléon Cela pour excuser ses nombreux retards.

Vous est-il, par fortune, arrivé de feuilleter Albert, *de notre ami Dumur, l'éminent bandagiste et redresseur des Métriques françaises ? Pour moi qui l'emportai en wagon, je demeure stupide encore de cette, combien moderne ! ethopée :*

Barrès, monsieur Rod et Dumur
Tiennent des discours pessimistes.
Verjus à leur prix semble mûr.
Lisez Barrès, Rod et Dumur,
Ils savent que le chien est dur
Et peu tigresses les modistes,
Barrès, Monsieur Rod et Dumur
Tiennent des discours pessimistes.

D'ailleurs, cela ressemble à beaucoup de chefs-d'œuvre déjà vus. Mais par le nom de Schopenhauër ! on n'en saurait trop fournir de ce tonneau.

Je mets à vos pieds, madame et cher confrère, l'hommage de mon affectueux respect et vous prie de faire agréer à votre mari toutes mes amitiés.

Laurent TAILHADE (1).

Lannemezan (Hautes-Pyrénées).

(1) Lettre inédite.

Rachilde et Laurent Tailhade s'étaient proposés de collaborer à une pièce, restée inachevée, *Le Prince Idéal*. Dans cet autre message le poète s'excuse de n'avoir pu travailler et en explique la raison.

Lannemezan (Hautes-Pyrénées), ce jeudi matin.

Voici quelque vingt jours, belle dame et cher collaborateur, que j'agonise par manière de passe-temps au sein des lieux qui m'ont vu naître.

Docile aux enseignements de monsieur Prudhomme, j'ai divorcé avec l'aplomb que donne la pratique de ces choses-là, j'ai divorcé de la demoiselle Pravaz où, comme il est appris dans Madame la Mort, *réside la dépravation ! Je vous fais grâce du détail de cette conversion : les doses réduites, les affres quotidiennes, le nombre de centigrammes et autres lamentations d'herboriste médiocres en beauté. Je souhaite seulement que l'inévitable et douloureuse torpeur par quoi je suis hébété me serve d'excuse auprès de Vallette et de vous si je manque une fois encore aux paroles données. Mais la première tâche dont il fallait m'acquitter, cette guérison indispensable à ma vie intellectuelle, absorba, jusqu'ici, toute la pauvre énergie dont je suis capable. Pardonnez-moi ! L'espoir seul d'achever avant trois mois, notre œuvre commune réconforte mes hésitations et calme un peu mes angoisses. Je me flatte d'ailleurs d'avoir passé par les plus dures étamines et que je redeviendrai bientôt, comme dit Goethe, un homme devant la nature. Daignerez-vous, en attendant ce renouveau, consoler un peu les stupides malaises dont je suis accablé et m'accorder la joie de vos messages bienvenus ?*

Avec quelques jasmins de ma fenêtre je mets à vos pieds mon affection respectueuse et dévouée.

Laurent TAILHADE (1).

L'esprit légendaire de Laurent Tailhade enchantait Rachilde. Un soir, dans un café, une femme du quartier latin se moquait de lui, de Rachilde et de leurs amis assis autour d'une table voisine de la sienne. Tailhade se pencha un peu vers la femme avec la plus parfaite urbanité et lui dit :

— Ce n'est pas tout à fait l'impression que vous me causez. A moi, madame, vous causez, vraiment, une impression très profonde...

Il s'arrêta un moment, puis termina en regardant franchement la femme interloquée :

— Vous m'inspirez la plus profonde horreur du péché.

On ne peut réunir les noms de Rachilde et de Laurent Tailhade sans rappeler l'émouvante parole du poète lors du terrible attentat du restaurant Foyot. Rachilde et Alfred Vallette se dirigeaient vers une réunion où le poète devait parler. En chemin, ils entendirent une épouvantable explosion ; arrivés dans la salle, quelqu'un monta sur l'estrade et annonça que Laurent Tailhade avait été victime d'un accident : tout le pan coupé de l'immeuble, situé à l'angle de la rue de Condé, de la rue de Vaugirard et de la rue de Tournon, s'était écroulé sous une bombe anarchiste. Tailhade, qui déjeunait chez Foyot, fut effroyablement

(1) Lettre inédite.

blessé. Rachilde arriva l'une des premières sur les lieux et le trouva, tandis qu'on allait le mettre dans une voiture d'ambulance, en sang, la figure arrachée, l'œil pendant sur la joue, la poitrine défoncée, l'épaule fracassée...

— Tailhade !... mon pauvre Tailhade ! s'écria-t-elle.

Il la reconnut au son de sa voix et lui répondit d'une voix très lointaine, brisée :

— Ah ! Rachilde !... C'est vous... Comme j'ai chaud... Donnez-moi votre éventail...

VI

Au retour d'une retraite de l'auteur de *La Cathédrale*, Rachilde rendit visite à Huysmans qu'elle trouva environné d'un mélange d'images pieuses et sataniques. Il n'ignorait pas qu'un passage de *A Rebours* avait fourni le rudiment de *Monsieur Vénus*.

Il l'accueillit par ces mots :

— Vos livres sont un enfer céleste.

Par la suite, dans une lettre déjà publiée, il lui écivit qu'il la croyait *la seule femme de lettres qui fût un écrivain.*

... *Ce qui me plaît*, lui écrivit-il encore en 1898, *dans votre façon d'écrire, ô Rachilde, c'est ce sans-gêne innocent (et parfois ignorant) dont vous vous servez pour dissimuler ou la vertu ou le vice de vos pensées intimes et surtout, par-dessus tout, cette éducation de « Grande Seigneurie » que vous portez en vous comme un calice caché, voilé — combien altérant.* (1)

Oscar Wilde, débarquant en France, passa par le *Mercure de France* et demanda à être présenté à Rachilde pour lui dire combien il aimait *Monsieur Vénus*. Quel ne fut pas son étonnement en voyant entrer dans le salon où il l'attendait une simple bourgeoise d'apparence ? Il ne sut pas lui déguiser sa surprise et lui avoua qu'il ne pensait pas que l'auteur d'un

(1) Fragment d'une lettre inédite.

semblable livre eût l'air d'une jeune pensionnaire. Mais, au bout d'une heure de conversation, il s'écria :

— Ah ! je retrouve l'auteur de *Monsieur Vénus !*

Au procès si mémorable il fut reproché à Wilde d'avoir lu *Monsieur Vénus*, « livre paraissant infâme » à la justice anglaise. Prouvant une fois de plus son courage perpétuel, Rachilde n'hésita pas, aussitôt, à défendre dans *la Revue blanche* le poète accusé.

Souvent, en montant les marches de l'escalier du *Mercure de France*, ai-je songé aux morts et aux vivants qui les ont franchies avant moi afin d'apporter les pages du livre plus ou moins essentiel qui enrichit notre connaissance : pâle figure de Jean de Tinan, ombre romantique par excellence drapée dans une cape espagnole repliée sur l'épaule, en drap noir doublé de satin violet, coiffée d'un large chapeau en feutre mou ; Fanny Zaissinger, l'une de ses muses, un des modèles fameux de Léandre, et qui créa, au Théâtre de l'Œuvre, dans une pièce de Rachilde, le rôle de la jeune fille de *Volupté*, et André Lebey, esprit étincelant, aussi blond que Tinan était brun, déjà attiré par la politique, fondateur des *Ruistes*, un joyeux club de jeunes, qui vivaient la nuit comme Alfred de Musset.

Ombre chaleureuse d'Henri Bataille, poète de *La Chambre blanche*, qui cherchait sa voie avant de se diriger vers le théâtre, jeune homme un peu prétentieux et maladif qui s'évanouissait souvent... (1).

Ombre délicate de Stéphane Mallarmé, qui trouvait

(1) On doit à Henri Bataille un portrait de Rachilde.

Rachilde violente, mais qui lui écrivait : *Les choses que vous écrivez, fée Rachilde, sont comme des bijoux très étincelants qui gagneraient peut-être à être entourées d'ouate...*

Ombre tourmentée de Marcel Schwob... Le poète de *La Croisade des Enfants*, très lié avec Rachilde, composa pour elle une admirable préface parue en tête du *Démon de l'absurde ;* il jugeait le *Château hermétique* une des nouvelles les plus parfaites tombées de la plume d'une femme. Au moment de l'affaire Dreyfus, Rachilde et Schwob, déjà souffrant et très susceptible, se brouillèrent momentanément, mais Rachilde n'oubliait pas qu'il avait écrit à son sujet : ... *On a dit que les femmes ont des antennes au cœur. Rachilde a des antennes au cerveau.*

Ombre tragique et burlesque d'Alfred Jarry... Il était venu au *Mercure de France ;* une fois de plus Rachilde assista à l'apparition d'un talent et fut la première à l'accueillir, avec le directeur du *Mercure :* et malgré ses bizarreries, ils rendirent justice à la haute valeur de Jarry. C'est lui qui ouvrit la voie à Apollinaire et ensuite aux dadaïstes, qui l'ont imité jusqu'à épuisement. Cet érudit s'amusa à fabriquer, lui-même, pour Rachilde, une poupée représentant *Ubu-roi*, à la figure d'immonde soudard, d'une tristesse, d'une mélancolie profondément poignante.

Rachilde vante la noblesse, l'élégance, la grande sûreté d'amitié de monsieur Henri de Régnier et rappelle que, lorsque le poète de *La Cité des Eaux* était exploité par un éditeur, ce fut M. A. Vallette qui vint le chercher pour lui proposer de l'éditer. M. de

Régnier, très surpris d'apprendre que la pure poésie pût rapporter de l'argent, la regardant comme un divin passe-temps de grand seigneur, lui demanda :

— Cela se paie donc, la poésie ?

La vie littéraire de Paul Fort est étroitement unie au *Mercure de France* où furent publiées toutes les *Ballades françaises*. Lorsque le poète de *Louis XI* dirigea *le Théâtre d'Art*, il monta *Madame la Mort*. Le neveu du poète, Robert Fort, a épousé Mlle Gabrielle Vallette, la fille du directeur du *Mercure de France*, et de madame Rachilde.

Dernièrement à l'occasion d'un banquet offert à Rachilde, le prince des poètes prononça ces paroles éloquentes :

Mesdames, Messieurs,

Rachilde connaît mon inaptitude à l'éloquence. Peu de mots seront le mieux si je ne veux m'embrouiller dans des phrases... et vous faire sourire.

Alors, moi, pas content.

Je commencerai par une affirmation que vous approuverez tous : cela me donne du courage. Voici :

Plusieurs d'entre nous — et je crois, nombreux — ont appris de Rachilde la dignité, sans doute héroïque parfois, que devrait toujours conserver dans la vie l'homme de lettres, oui, de Rachilde, femme de lettres.

Outre qu'elle a du génie, elle est donc de bon exemple. Point trace de la moindre défaillance dans la noblesse de sa vie littéraire.

Son génie ? Eh ! bien, voilà :

Il me semble que ses romans égalent les plus

merveilleux du romantisme, — attention ! le style, son style incisif, parfois brusque, mais toute flamme, plein d'images récréatives des êtres, des mouvements et des choses, et de raccourcis foudroyants ; son style vraiment beau, vraiment sien, étant compté pour œuvre de nos jours ; et ses nouvelles et contes s'apparentent, peuvent être comparés hautement, non pour le fond, mais pour la force et la richesse, à ceux de Villiers de l'Isle-Adam. Mais Rachilde est Rachilde.

Sur cette lapalissade... respectueuse, je me tais, je n'ai plus rien à dire — sinon que lorsque nous prononçons le nom de Rachilde c'est avec la même ferveur que lorsque nous chantons le magique refrain formé de ces syllabes : Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Elémir Bourges.

Ecoutez :...

Elémir Bourges, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine... Rachilde ! Rachilde !

Ça fait très bien. Et la chanson gagne en musique (1).

En mars 1891, Rachilde obtint, avec *Madame La Mort*, si l'on se reporte à la presse de l'époque, un réel succès —succès très littéraire — sur la scène du *Théâtre d'Art*, de Paul Fort.

Le peintre Gauguin, à qui Rachilde avait demandé un dessin de *Madame la Mort*, fit d'abord, n'ayant pas vu la pièce, un haricot en forme de point d'interrogation dans lequel on retrouvait une silhouette féminine. Guère enthousiasmée, Rachilde lui fit lire son œuvre ;

(1) Discours inédit de Paul Fort.

Nous écrivons toujours ici ce nom avec admiration et affection. Que la grande Rachilde ne fût pas encore décorée, nous en aurions tous été honteux si nous n'avions pas cru qu'elle s'était toujours refusée à cette distinction : avec tout le tact du cœur, elle a répondu, sur ce point, à Marcel Espiau qui lui fut demander : « N'aviez-vous pas écrit contre la croix ? — J'ai trop de respect pour elle. Comment pourrais-je écrire contre un bijou souvent chèrement payé ? Tous mes aieux ont eu la croix, pour faits de guerre, en prenant d'assaut des villes fortifiées. » Le génie de leur petite fille n'est pas moins belliqueux. Il s'en prend aux préjugés, aux vilenies, aux hypocrisies avec un lyrisme de force justicière dont nos lecteurs ont pu facilement apprécier la puissance dans l'inoubliable série intitulée *Dans le Puits* que *La Vie* s'honore d'avoir publiée.

Nous n'avons plus à célébrer ici l'auteur des *Rageac* : nous saisissons simplement l'occasion d'exprimer notre émotion devant tout hommage rendu à cette femme tout intelligence, tout cœur, tout honneur.

[illegible] femme de lettres, qui n'est que le plus confus et le plus prétentieux des bas-bleus : essayez de lire les livres de madame Aurel ! Ils valent ses goûters : ni substance, ni fraîcheur, rien !

*
* *

Lors de la fondation du *Mercure de France*, Rachilde connut forcément Rémy de Gourmont, ce petit homme aux yeux bleu clair, qui cherchait sa formule, bégayant

(1) Edition du *Théâtre*, publié par Savine.

et hésitant, et qui fut le *grand homme* du *Mercure*. Elle ne le comprenait pas toujours très bien, et leurs entretiens étaient une intarissable source de discussions. S'écartant du romantisme et du naturalisme, il croyait devoir enfermer sa pensée dans la forme la plus hermétique, comme un diamant qu'il faut découvrir dans sa gangue, qu'il n'est point bon de voir, sinon il devient bourgeois ; ainsi, selon lui, la gangue de la parole n'aurait aucune importance.

Huysmans, à qui Rachilde disait que *La Nuit au Luxembourg* était un blasphème sublime, répondait :

— Mais il n'a pas le droit de blasphémer puisqu'il ne croit à rien.

Dans un des lyriques articles qu'elle a consacré à Gourmont, Rachilde termine par cette opinion : « *Le latin mystique fut la rosace illuminée de sa cathédrale littéraire.* »

A l'une des premières réunions des fondateurs de la revue, assemblée familiale, Rémy de Gourmont, avec un évident mépris, prononça ces paroles :

— Nous donnerons la critique littéraire à madame Rachilde qui adore la lecture et se passionne pour des livres qui n'en valent pas la peine.

Depuis lors, elle occupe la fonction de critique des romans et des recueils de nouvelles. Il est inutile de parler de la conscience dans le travail, du labeur quotidien, qu'elle n'a pas cessé de fournir depuis trente ans, comme critique. Un moment, par bienveillance, elle songea à rendre service à une femme qui débutait dans les lettres, laquelle voyant l'auteur de *La Tour*

d'amour surchargé de besogne, lui demanda, en grâce, de l'aider.

— Très volontiers, mademoiselle, lui répondit-elle, à la condition que vous signerez ce que vous écrirez et que vous partagiez mes droits de critique.

— Je ne suis pas un critique, explique Rachilde, je suis le lecteur passionné.

Toute la critique de Rachilde est contenue dans cette phrase limpide.

*
* *

Dans ce passage d'une lettre de Rémy de Gourmont, adressée à Rachilde, en 1895, on verra la comparaison faite par l'auteur de *Sixtine* entre les femmes de lettres, en général, et Rachilde.

...La littérature des femmes, c'est, ma chère amie, leur façon polie de faire l'amour en public. Or, ça ne se voit pas trop, chez vous. Vous avez plutôt l'air de vouloir nous faire peur et rien ne vous interdit de devenir quelqu'un parce que vous n'êtes pas femme, littérairement, ou, alors, vous seriez un monstre de la pire espèce (et comme cela serait donc encore plus amusant.) Ce qui est nécessaire, puisque vous me faites l'honneur de me consulter, c'est que vous restiez une herbe drue parmi les créations artificielles de ces dames. (1)

(1) Fragment d'une lettre inédite.

VII

Si Rachilde est toujours suivie de *l'Equipe de l'Aurore*, c'est qu'elle tourne un visage souriant vers les heures inflexibles de sa jeunesse ; elle n'a pas chassé de sa mémoire la dure leçon que lui imposa la vie ; ceux qui se croient arrivés l'oublient trop souvent, tandis qu'ils pourraient tendre aux nouveaux porte-flambeaux une main secourable. Le salon de Rachilde, domaine des gloires, est aussi le refuge des débutants. Que de jeunes lui doivent de la reconnaissance !

Je me rappelle un article du *Mercure de France* dans lequel Rachilde disait aux membres de l'Académie Goncourt qu'il serait un jour trop tard, peut-être, pour couronner l'émouvant *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier : l'année suivante, il mourait à la guerre.

Tout près de nous Roland Dorgelès et Henri Bachelin se souviennent qu'elle a fait campagne pour eux devant le jury de la *Vie Heureuse*. Et plus éloquentes qu'une longue liste de noms, relisons ces pages de gratitude écrites à propos d'elle par Francis Carco et Alfred Machard :

Voici comment, six mois plus tard, Jésus-la-Caille *fut accepté par le « Mercure de France ».*

Paul Fort mariait sa fille au peintre Severini. Il y avait donc une grande fête au café Voltaire et j'y fus invité. Une grande fête, lorsque Paul Fort en est l'ordonnateur, prend aussitôt des proportions immenses. Je me rappelle... Le prince des poètes, debout sur le piano, chantait. Les invités buvaient et se congratulaient. Marinetti, dont la superbe automobile tranchait,

en bas, de son ripolin blanc sur le pavé gris et mortellement éteint de la place de l'Odéon, s'abandonnait à des joies futuristes et brisait la vaisselle. C'était splendide. Chacun s'époumonnait à célébrer, en cette union charmante, la grâce parisienne et l'art ultra-moderne de l'Italie nouvelle, lorsque Paul Fort réclama le silence et me pria de « pousser » une chanson. Je le fis volontiers. Apollinaire me surveillait de son petit œil. Je chantai. C'était une chanson des rues que j'avais apprise dans les bals et elle plut à tel point qu'il me fallut sortir tout mon répertoire, à la grande joie d'une « dame » que je ne connaissais pas et qui, finalement, me demanda mon nom.

C'était Rachilde.

Or, comme j'avais, quinze jours auparavant, déposé — sans grand espoir — le manuscrit de mon roman entre les mains d'Alfred Vallette, Rachilde le lut elle-même le lendemain, et fit tant et si bien pour ce livre, qu'il fut pris et presqu'aussitôt publié. (1)

*
* *

... Ce fut aux approches du dessert que mon voisin de table me désigna soudain, avec un grand respect, au fond de la salle, à la table d'honneur, une femme au visage lumineux qui, d'une bouche malicieuse, jetait autour d'elle des mots que je n'entendais point. Les

(1) Francis Carco, raconté par lui-même. — Chiberre, éditeur.

convives, dans son entourage, riaient et battaient des mains.

— C'est Rachilde, me dit mon compagnon.

— Comment ?

— C'est Rachilde, répéta-t-il. Et il ajouta : « Ce monsieur que vous voyez près d'elle, qui sourit d'un air paternel, c'est Vallette, son mari et le directeur du « Mercure de France ».

Je me suis dressé.

Rachilde, Vallette, Le Mercure ! Les Lettres Françaises dans ce qu'elles ont de plus hardi, de plus sincère, de plus noble ! J'ai poussé ma chaise et je suis allé vers cette femme qui, malgré l'obscurité de mon nom et l'humilité de mon œuvre, m'avait lu et encouragé. Je suis allé vers elle, entraîné par une grande force sympathique. Elle me regarda venir. L'expression de mon visage dut la surprendre et peut-être l'inquiéter. Elle me demanda d'assez loin :

— Qu'y a-t-il, mon ami ?

Je m'arrêtais, stupide. J'avais marché dans un rêve, la tête chaude (ah ! le vin) et je me retrouvai tout à coup parmi des dîneurs bruyants, dans une salle de banquet. Mes oreilles étaient pleines de bruit et je voyais danser des lumières.

— Qu'y a-t-il, mon ami ?

Ce qu'il y avait ?... Que dire ?... Etais-je venu pour lui parler, après tout ?... Que dire ?

— Qu'y a-t-il, mon ami ?

En hâte, je bredouillai :

— Je viens vous remercier... d'avoir fait... sur mon livre... un si bel article...

Elle me répondit avec un beau sourire mondain :
— Vous êtes content, mon ami... Allons, tant mieux !
Une femme, près d'elle, à mi-voix, lui demande :
— Qui est-ce ?
Elle lui répondit, très vite, sur le même ton :
— Je ne sais pas.
Je l'entendis. Je devins écarlate.
— Je suis monsieur Machard, balbutiai-je.
Je vis à la moue gamine qu'elle fit, pourtant très rapide, que ce « nom ne lui apprenait rien ».
J'ajoutai :
— ...Et mon livre a pour titre: « Trique, Nénesse... »
Elle ne me laissa pas le temps de finir. Je vis ses étonnants yeux verts me fixer avec curiosité.
— C'est vous qui avez écrit ce livre ?
— Oui, madame.
— Mais quel âge avez-vous ?
— J'ai vingt-quatre ans, madame... Seulement, je dois vous dire, — ceci pour m'excuser, — que le livre est écrit depuis plus de six ans !
— Et moi qui croyais, s'exclama-t-elle, que l'auteur de cet ouvrage était un homme mûr, presqu'un grand-père ! Bien sûr !... Il y a là-dedans une telle connaissance de l'âme enfantine et tant de pitié... tant de pitié !... Les jeunes gens d'ordinaire ne sont pas si tendres ! Enfin, mon ami, ce n'est pas le lieu ni le moment de faire connaissance, mais venez donc voir mon mari, un matin, au « Mercure », il a lu votre livre... Il sera très content... Venez !...
O vertige !... J'ai quitté la salle avec des ailes au dos,

des ailes invisibles qui me portèrent, dans une extase, jusqu'au seuil du restaurant.

Et maintenant, il faut que je vous le dise, Alfred Vallette, c'est à vous que je dois l'un des plus beaux moments de ma carrière d'écrivain. C'est à vous !

Quelques jours après ce banquet, je suis venu, sur l'invite de Rachilde, vous voir, un matin. Vous m'avez fait asseoir près de votre table de travail, dans un grand fauteuil bas qui n'a jamais changé de place et que j'aime à retrouver quand j'entre de nouveau chez vous. Je me souviens !... Il y avait du soleil dans la rue, dans la pièce, et sur la cheminée le petit buste de Rimbaud portait une grande lumière au front. Je vous ai conté mes débuts, mes déboires, la mort sans phrases de mon premier roman. Alors, vous m'avez parlé, en souriant, de Trique, de Néness, de la douce Miette, enfants nés viables, affirmiez-vous, et qui vivraient !

Puis, vous avez alors, dans mon âme anxieuse, semé l'enthousiasme et l'orgueil en m'affirmant que j'avais le tempérament d'un écrivain et que « le Mercure » serait désormais « ma » *maison.*

Une prestigieuse maison où tant de glorieux aînés sont passés !

Et Vallette, vous avez tenu votre promesse ! Quelques semaines plus tard, dans la revue, je publiais les premiers contes de mon Epopée au Faubourg. *Quelques mois après, à votre librairie, paraissaient* Les Cent Gosses, *puis* Titine, *puis* Souris l'arpète, *livres que notre chère Rachilde voulut bien défendre de toute sa haute autorité.*

Vieille maison du « Mercure de France », vous êtes toute ma jeunesse ! Souvent, l'enfant devenu homme, ne peut songer sans émoi à la maison natale qui vit ses premiers pas et connut ses premiers rêves ; moi, je ne puis franchir votre porche sans entendre chanter mon cœur...

... Et vous, Rachilde, qui si souvent, en riant, m'appelez votre fils, gardez-moi ce titre, voulez-vous ? (1)

*
* *

A tous les noms de poètes et de jeunes romanciers que vous avez soulignés et désignés au public comme ayant du talent, souffrez, Rachilde, que je vous remercie, publiquement, ici, d'avoir ajouté aux leurs mon nom plus modeste, en me marquant du même signe.

---

(1) Alfred Machard, raconté par lui-même. — Chiberre, éditeur.

VIII

Lorsqu'on a écrit plus de quarante volumes, lorsqu'on est le prodigieux inventeur des personnages extraordinaires de ces histoires variées, lorsqu'on est maître d'une langue à la fois âpre et alerte, harmonieuse et lyrique, lorsqu'enfin on est l'auteur inspiré de *la Tour d'Amour*, on est un grand écrivain et l'on subit le sort des grands écrivains en pénétrant dans l'avenir par la porte de l'immortalité.

Rachilde ne ressemble pas à Rachilde ; aucun de ses livres n'est pareil aux autres ; elle ne se répète jamais. Nous la voyons tour à tour froide, distante, hautaine, puis s'emportant dans un lyrisme qui s'élève jusqu'aux sommets. Ce que Rachilde voit, elle le décrit de telle manière que son lecteur captif et charmé le voit à son tour.

Il n'y a pas de livres pervers et les hommes qui déclarent certains livres dangereux ont trouvé un bien médiocre alibi pour défendre leurs vices et leurs crimes. Comme il faut qu'un esprit soit faible pour se laisser influencer jusqu'à suivre l'exemple d'un héros de roman ! Ce n'est pas le livre qui pervertit le lecteur, mais c'est le lecteur qui pervertit le livre avec les pensées qu'il met en marge du texte. Le génial Léon Bloy a jugé les livres de Rachilde d'une phrase définitive : « *La littérature de Rachilde, cette folie ardente et rouge,... où il n'y a jamais de viande.* » En effet, les héros de Rachilde ont l'esprit rempli d'intentions, l'âme dévorée par un tourment sans répit, mais ne

succombent pas à ces tentations qui détruiraient leur échafaudage de rêves. Hautains comme leur créateur, ces héros commettent rarement des gestes et ne se livrent pas facilement aux plaisirs proprement sensuels. Passionnés, certes, mais des passionnés chastes. Chastes les deux frères des *Hors-Nature !* Chaste Basine du *Meneur de Louves*, violée par les soldats de son père et pudique devant l'homme qu'elle aime ! Cérébral le héros de *L'heure sexuelle*, cérébrale *La Jongleuse*, et cérébral Henry Dormoy amoureux de la petite fille de *La Souris japonaise*.

Maître du verbe, Rachilde ose crier à la face de la foule hypocrite ce que les plus sensés pensent en secret. Profond philosophe, elle rit constamment de tout pour dissimuler sa pitié, observateur pénétrant de la vie journalière, elle demeure l'agitateur des problèmes angoissants. Son œuvre étrange est illuminé par la vie ; ses livres ont cette qualité terrible d'être vrais.

*
* *

Après *Monsieur Vénus*, magistralement préfacé en 1889 par Maurice Barrès, parurent, successivement, *Les Histoires bêtes pour amuser les enfants d'esprit*, d'où se dégagent des images de poète pleines de charme et d'amertume ; *Nono*, où se lamente un idéal désespéré et où se manifeste nettement le romancier inventeur d'un type de femme particulier, femme à la conscience virile, révoltée contre le joug social ; *La Virginité de Diane*, roman touffu et un peu long, et deux beaux livres : *A Mort*, avec une préface de l'auteur qui restera

parmi les pages les plus bouleversantes qu'elle ait écrites ; le roman est celui de la femme d'un riche banquier, insouciante d'apparence, mais qui meurt d'un idéal triste, et *La Marquise de Sade*, où la fille trop sensible d'un colonel, enfant qui adore les animaux, s'évanouit à la vue du sang. Ses parents lui préfèrent son jeune frère et de là naît en son cœur une haine instinctive de l'homme ; sans regret, elle laisse l'enfant préféré s'étouffer dans son berceau.

Le Tiroir de Mimi-Corail vint ensuite, et *Madame Adonis*, qui nous enseigne qu'avant de chasser le démon du paradis terrestre, les jeunes humains lui ont ravi le génie de l'amour ; *l'Homme roux*, *le Mordu*, curieux et authentique document de la vie littéraire aux environs de 1889, auquel est mêlé le romanesque enlèvement de la fille d'un éditeur ; une triste et chaste histoire, *Minette*, roman de la campagne, d'un naturalisme poignant, remarquablement composé. Tous ces ouvrages sont complètement épuisés.

La Sanglante Ironie, roman à symbole, affirme une personnalité neuve et marquée ; un homme, qui se complaît tour à tour entre les bras d'une amoureuse robuste et les baisers d'une passante morbide, finit par devenir un assassin. Voilà le premier livre où Rachilde mette en présence, comme elle en fera par la suite, une des idées directives de son œuvre, la matière et la chimère. M. Marcel Coulon, qui a compris, mieux que personne, l'imagination de Rachilde, écrit, dans son étude si importante, que « *dès* La Sanglante Ironie, *Rachilde sera maîtresse de sa formule. La métamorphose ne s'opérera plus sous les yeux du lec-*

teur interloqué. La poitrine de la femme et le ventre de la chimère nous arriveront fondus ensemble. L'imagination romanesque et l'imagination symbolique s'exerceront concurremment... Dans LA SANGLANTE IRONIE, *il ne s'agit pas d'escamoter la vie ou de lui arracher ses vêtements. La nature, la réalité, la santé, l'ordre social, le bon sens, le corps, la matière sont poignardés, lardés de coups sous les espèces de Grangille, la robuste campagnarde, en faveur d'une maîtresse infirme, impossible à posséder, qui figure l'âme, l'idéal, le rêve, la religion, qui figure l'art...* » (1).

Dans *l'Animale* (2), l'héroïne, Laure Lordès, aime l'amour ; elle a participé dans son enfance aux jeux vicieux des garçonnets de son âge ; plus tard elle succombe aux étreintes de Séchard, à celles du clerc de notaire et à la séduction du prêtre.

La mort de l'héroïne aux prises avec un chat enragé est une page célèbre (3). Laure Lordès laisse prévoir Basine du *Meneur de Louves ;* elle se révèle telle qu'est, en général, la femme qu'une lourde et peut-être injuste hérédité a rendue faible et qui accepte l'étreinte de l'homme et d'être le jouet de ses sens.

Les trois lettres de Jean Lorrain, de Jules Renard et de Maurice Maeterlinck donneront une idée de l'impression produite par la publication de ce livre qui

(1) L'Imagination de Rachilde, par Marcel Coulon. *Mercure de France*, 15 septembre 1920.

(2) Réédition publiée par le *Mercure de France*.

(3) Rachilde, par Ernest Gaubert. — Sansot, éditeur.

occupe une des premières places dans le début de l'œuvre de Rachilde.

21 *avril* 1893.

Jules RENARD, **44**, *rue du Rocher*,

Ajoutez, je vous prie, ma chère Rachilde, ce petit mot aux nombreuses lettres que je vous ai écrites sur votre œuvre. Je suis un amoureux de votre Animale, *et j'ai été vivement peiné, quand, la porte ouverte, j'ai trouvé sa chambre vide. Cette personne m'a séduit plus encore qu'aucune de ses étranges sœurs dont votre œuvre abonde. Sa manière de venir au monde, son éducation, et ses premiers contacts avec les hommes sont du meilleur Rachilde. Je ne partage pas son goût des chats auxquels elle me semble accorder une trop grande part de ses faveurs, mais le reste m'enchante, le* borgne, *le* curé (*enfin ! celui-là n'a pas cédé*), le clerc amateur, *et surtout le mystérieux soupeur de la fin. Vous dirai-je toutes les joliesses de style qu'a notées mon adroit crayon rouge ? Enfin, vous dirai-je que j'ai aujourd'hui, comme je l'avais hier, comme je l'aurai demain, une solide affection pour votre talent, votre inquiétude littéraire et votre indépendance d'esprit ?*

Un point, c'est tout. Je me permets de vous embrasser, ainsi que l'ami Vallette. Dites-lui que je lui pardonne de me faire languir jusqu'au prochain « Mercure » et croyez-moi tous les deux votre,

Jules RENARD (1)

(1) Lettre inédite.

Madame,

Déjà Mauclair vous aura dit peut-être combien j'aimais votre livre. Vous ne sauriez croire quelle joie j'ai eue à le lire, non cette joie trop logique des œuvres parfaites, autre chose, une joie d'enfant extraordinaire. Je ne sais pourquoi. Peut-être les autres ne l'éprouvent-ils pas, car ils me semblent trop froids devant votre livre — peut-être parce que j'y retrouve l'atmosphère étrange qui règne autour de deux ou trois génies erratiques que j'aime entre tous. Rimbaud, Whitman, Lautréamont, mais particulière ici, singulièrement transformée par l'âme de la femme — on a dit perversité *— je ne trouve pas — c'est le livre le plus fraîchement charnel que je sache — et une odeur de vie prodigieuse à certains moments — une vie qu'on ne vit plus, mais qu'on se rappelle, qu'on doit avoir vécue tout petit enfant, aux sources de l'être, dans les jardins inouïs du berceau — et puis, à chaque instant des bouts de phrases qui me transportent : « le notaire toujours aigri recélait des choses troubles. Que peut-il naître d'un homme toujours assis ? » « Elle sourit d'un sourire contraint, comme l'enfant qui va s'éloigner prochainement de sa famille. » « Elle regardait la ville obscure, etc., avec le dédain qu'ont certains petits enfants pour les trop grands objets qu'ils savent ne pouvoir toucher de leurs deux mains », etc., etc. Ces choses sont d'une âme merveilleuse et ne peuvent naître que d'une âme qui recèle une vie extraordinaire. Mais pardonnez-moi cette lettre sans forme où je n'ai pu dire les mille choses qu'il aurait fallu dire. Vraiment, et en toute loyauté, c'est une de mes meilleures joies de l'année, et si peu littéraire ! Merci et merci encore de me l'avoir donnée.*

M. Maeterlinck (1).

(1) Lettre inédite.

Auteuil, ce mardi.

Ma chère amie, je viens de lire le livre le plus pervers, le plus malsain et le plus cruellement détraqué que je connaisse.

Si ton héroïne n'était pas nyctalope et si elle ne courait pas les toits la nuit comme une chatte en humeur, ce serait ton plus beau livre, l'enfance dans les angéliques, l'intrigue avec le clerc et la poursuite du prêtre sont des merveilles ; je t'avoue aimer moins l'atelier de photographe, malgré le Point du Jour et le petit apprenti (en souvenir de M. Vénus, hein), mais j'aurai tout pardonné en souvenir de la scène de l'Américain *sans l'horreur finale.*

Adieu, beau monstre, belle animale. J'en parlerai.

Ton ami,

Jean LORRAIN (1).

(1) Lettre inédite.

IX

En 1897 et 1898 paraissent deux études pathologiques, dont l'une, au moins, est un cas de clinique : *les Hors-Nature* et *la Princesse des Ténèbres*. Si la seconde de ces études est une des plus soignées de Rachilde, il nous semble, aujourd'hui, que les *Hors-Nature* sont un peu surannés. Comme *Monsieur de Phocas*, par exemple, et d'autres livres moins originaux de la même époque, celui-ci date un peu ; l'histoire est trop invraisemblable ; les décors vus par un magicien de l'image sont si fantasmagoriques qu'ils dépassent le possible, l'artifice est poussé à l'extrême. *Ici, vous avez, non pas la pire, mais la plus libre des débauches d'imagination à laquelle Rachilde se soit livrée. Le dessein d'opposer l'action au rêve, la poésie à la science, la sensibilité à la raison, la chasteté à la sensualité, l'élément masculin au féminin, l'esprit latin au germanique, a traversé son esprit ambitieux. Là-dessus elle a bâti Reutler et Paul-Eric de Fertzen, fils d'une française de grande race et d'un gentilhomme prussien tué sur un champ de bataille de 1870, à la minute où le cadet vient au monde... Elle a semé dans leur cœur le maximum de l'affection et de la haine dont deux frères, réciproquement, peuvent être animés. Puis, les allusionnant de je ne sais quel mythe scandinave, elle les a lâchés, ces « deux enfants d'Irminsul », dans nos « mœurs contemporaines ». Ceci fait, elle a, dans une attitude tenant de Ponce-Pilate et de ces spectateurs d'Amérique qui regardent la rencontre de deux locomotives lancées l'une contre l'autre, elle a laissé se*

débrouiller le démon romanesque et le démon symboliste... Et les Hors-Nature *ont été produits.* (1).

Mais de ce roman imparfait se dresse la haute figure ascétique de Reutler de Fertzen, poète et bourreau, création étonnante qui tient à la fois d'Hamlet et de Pascal.

Le cas de clinique de *La Princesse des Ténèbres* consiste dans le dédoublement de la personnalité d'une femme. Cette malade du rêve, cette *Princesse des Ténèbres* est la fille, non d'un roi mais plus modestement d'un bibliothécaire de province qui habite dans une maison délabrée dont les murs suintent l'arsenic, avec une vieille sœur hargneuse et spirite. La jeune fille ne trouve aucune douceur dans la compagnie de sa famille, se laisse bercer par des exaltations de songes échevelés, se marie à un docteur, tout amoureuse qu'elle est d'un fantôme, et finit par succomber dans une crise d'hallucinations atroces.

Depuis 1898 Rachilde a publié : *L'Heure sexuelle ; La Tour d'Amour ; La Jongleuse ; Contes, Nouvelles et Théâtre*, parmi lequel se trouve ce petit chef-d'œuvre, *Le Vendeur de Soleil*, Crainquebille symbolique ; *L'Imitation de la Mort ; Le Dessous ; Le Meneur de Louves ; Son Printemps ;* et depuis la guerre : *Dans le Puits ; La Découverte de l'Amérique ; La Maison Vierge ; La Souris japonaise ; Les Rageac ; Le Grand Saigneur ; L'Hôtel du Grand Veneur ; Le Parc du Mystère ; Le Château des deux Amants* et *La Haine amoureuse.*

(1) Marcel Coulon : L'Imagination de Rachilde. *Mercure de France*, 15 septembre 1920

Rares sont les livres aussi condensés que *L'Heure sexuelle*. Conduit d'une main de maître, lourd de richesses littéraires, celui-ci ne contient rien d'inutile. Sans perdre de vue, un instant, son sujet, Rachilde a évoqué le combat sans merci livré par la sensiblerie d'une fille primitive, intuitive comme une sauvage, à la sensibilité d'un poète civilisé. Un auteur moins habile aurait pu s'étendre davantage ; au contraire, chacun des chapitres de *l'Heure sexuelle* renferme la matière d'un roman. Agitée par un souffle lyrique et fièvreux, cette œuvre ardente et cruelle sera, grâce à son humanité, de tous les temps. Elle n'est pas sans quelque parenté avec *Penses-tu réussir ?* Mais les essais qui débordent de qualités, de Jean de Tinan nous paraissent, aujourd'hui, inachevés : ce sont plutôt des notes pour différents romans. Les cigares, les alcools, les pots de vaseline y sont continuellement mêlés aux sentiments. Rachilde nous dépeint la prostituée avec autant de brutalité ; mais, tandis qu'elle a entendu le chant douloureux qu'exhale cette âme naïve et farouche,

... j'ai tout un arc-en-ciel dans l'âme à ton sujet...

Jean de Tinan ne cesse pas de penser au corps qui servira pour assouvir ses plaisirs.

Rachilde a le génie du conte et de la nouvelle. Avec un air modeste, elle nous offre, de temps en temps, ces petits drames poignants, ramassés en quelques pages ; ils nous surprennent, nous ravissent, nous hallucinent. Que ce soit *Le Tueur de Grenouilles*, *Le Cheval qui rêve* ou *Le Château Hermétique*, elle réussit à déchirer, harmonieusement, le voile d'une situation

tendue, ou à créer, avec sûreté et désinvolture, l'atmosphère insupportable qui aboutit à un fait-divers. Dans *Le récit incompréhensible* (1), par exemple, dès le début, elle nous force à veiller avec la tante à héritage qui redoute les assassins. Nous retenons notre souffle, et nous ignorons toujours si la mort fut naturelle ou le résultat d'un crime, si les craintes de la vieille dame étaient fondées ou si elle avait la maladie de la persécution. Quel talent dans *Le Roi des Tortues* (2) qui nous retrempe dans la même angoisse que *La Tour d'Amour ! La Fille du Louvetier*, en une rapide esquisse, fait prévoir la maîtrise des *Rageac*. Dans Florence, dévastée par la peste, les roses grandissent au point d'emprisonner la ville morte ; un jeune seigneur, caché depuis de longs jours dans son palais par crainte de l'épidémie, se voit contraint, pour en sortir, de couper et d'arracher les fleurs qui barrent son passage et meurt empoisonné par le parfum redoutable des fleurs : tel est *Le Mortis*, salué, à sa publication, d'un éloge unanime. Que dire de *l'Imitation de la Mort*, cette nouvelle admirable, d'une sensibilité bouleversante, où nous suivons, d'un regard navré, l'âme de cette amoureuse défunte qui flotte, en dehors de l'espace et du temps, sans notion du climat, de l'heure et de la distance, comme un navire sans gouvernail, mais qui n'a souci, encore, que de veiller sur l'homme qu'elle aime, avec le désir de le consoler de la douleur que lui a causée sa mort, et qui le suit, nuage impalpable et invi-

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1923
(2) Hermès. Mai 1922. Bilbao.

sible, jusqu'au moment affreux où elle acquiert la certitude que l'oubli a creusé un second tombeau... les morts meurent alors une seconde fois...

Les courts morceaux, dont CONTES ET NOUVELLES *se composent, présentent, avec un relief saisissant, la manière du symbole rachildien* (1). Et Rémy de Gourmont a écrit que *des pages comme* LA PANTHÈRE, *ou* LES VENDANGES DE SODOME *montrent qu'une femme peut avoir des phases de virilité, écrire à telle heure, sans le souci des coquetteries obligées ou des attitudes coutumières, faire de l'art avec rien qu'une idée et des mots, créer* (2).

Il y a des trouvailles géniales dans ces histoires où l'inconnu, le mystère, le mysticisme, la volupté, la pitié s'élèvent vers l'idéal, dans un même élan sublime qu'embrasent, comme des torches vivantes, le vice, le viol, le crime, l'horreur et la folie. Et il germe de la terre fertile de la pensée de Rachilde des fruits d'or qui, en mûrissant, répandent, à la face du soleil, leur sucre et leur amertume.

---

(1) Marcel Coulon : L'Imagination de Rachilde. *Mercure de France*, 15 septembre 1922.

(2) Rémy de Gourmont : *Le Livre des Masques*. *Mercure de France*, édition.

X

Le poème en prose de *La Tour d'Amour* est une des œuvres les plus puissantes et les plus parfaites que nous ayons pu lire durant ces vingt dernières années. Personne, mieux que Rachilde, n'a prononcé des paroles définitives sur la solitude ; elle en a si bien exprimé toute l'angoisse, toutes les tristesses, tous les tourments, que le lecteur s'avance dans son livre avec une impression de souffrance analogue à celle d'un voyageur assoiffé qui traverse le désert. La solitude, le silence, la mer, les climats, sont des personnages auxquels Rachilde a donné un souffle de vie, brûlant et surnaturel. Mystérieuse et tragique destinée que celle du marin Jean Maleux de *La Tour d'Amour*, abandonné dans un phare dont il est le gardien, en compagnie du vieux maniaque Barnabas, que la séparation d'avec le reste de l'univers a fini par rendre fou, et qui n'attend plus que la belle noyée de la marée montante ! Une rafraîchissante et cruelle aventure d'amour terrestre s'ajoute au drame de la solitude et de la mer. Mais on n'explique pas la poésie et bien des phrases de ce roman pourraient servir d'épigraphes. Je retiens entre autres celles-ci :

« Qui a brisé l'homme seul si las d'être isolé ?
C'est la vie, l'implacable vie.
Qui a bercé l'homme seul pour le consoler un moment dans le repos ?
C'est la mort, l'implacable mort ! »
... « S'éteindre ?
Le droit est de briller, de vivre...
Flamber plus haut ?
La destinée humaine est de brûler sur place. »

Voici une lettre de Laurent Tailhade où il déclare, lui, le premier, que *La Tour d'Amour* est un chef-d'œuvre :

Hôtel-Dieu, Salle Saint-Julien, 20-11-99.

Un chef-d'œuvre, gracieux confrère, que j'ai lu tout d'une haleine, à la fois charmé et terrifié, un chef-d'œuvre cette Tour d'Amour *et d'épouvante aussi. L'idylle dans la banlieue de Brest, l'arrivée au phare, le rallumage des lampes au cours de la tempête, le naufrage du* Dermond-Nestle *forment des morceaux irréprochables. J'aime beaucoup moins le coup de couteau à la prostituée. Je trouve plus qu'inutile — répugnante — la saleté de Barnabas frotté d'huile, comme un esquimau, les boîtes à sardines, la laideur* trop accentuée *du vieux. A mon sens, la terreur devait procéder du fait même de ses monstrueuses amours et de l'ambiance affolante. Vous l'avez diminué — me semble-t-il — par tant de dégradation et d'horreur physiques. Sans nous donner Manfred ou Tremnor, vous auriez pu garder à l'homme une silhouette moins repoussante et loger des appétits de vampire sous le vêtement correct d'un employé. Ce fut un des procédés les plus habituels d'Edgar Poë que la Tour d'Amour souvent m'a rappelé.*

*Votre écriture, ainsi qu'*ils *disent, est en progrès. J'aime des phrases comme celle-ci: « Il fait de pâles brouillards, les lunes sont « plus claires et, de la mer, monte une odeur « violente, etc. »*

Ce beau roman a dû choquer un nombre considérable de grouins. Comment se fait-il que, si originale, d'esprit si libre, vous épousiez à un moment donné les causes de ces mufles-là ?

Ce m'est une surprise plus qu'une douleur : car, au fond, vous êtes des nôtres et le Triomphe de la République, *de la République, juste, véridique et confraternelle, ce triomphe est celui de tous les indépendants. Vous y souscrivez — malgré vous-même, par amour de l'indépendance et de la beauté.*

Je vous baise très affectueusement les mains.

Laurent TAILHADE (1).

— Baos ! Faos ! Ouros ! Néréus ! Gerbaud ! Gombaud ! Méréra ! Chiens merveilleux et féroces des bergers Harog et Ragnacaire, vos noms retentissent dans ma mémoire comme le bruit des javelots contre des boucliers !

Sous une forme sobre, d'un style pourtant violent, nous découvrons dans *Le Meneur de Louves*, non seulement toute la profonde culture de l'auteur de *l'Heure sexuelle*, mais plus encore : son érudition. Rachilde s'est inspirée de l'histoire de Grégoire de Tours pour faire une reconstitution archéologique très sûre, un roman fort, coloré, échevelé de vie. Des pages comme celles de Poitiers sous la neige sont dignes de figurer dans une anthologie. Avec une claire précision, elle nous explique les raisons de la révolte des princesses Basine, fille de Chilpéric, et de sa cousine Chrodielde, contre l'abbesse Leubovère. Auparavant nous assistons à la vengeance de la reine Frédégonde, laquelle, ayant obtenu du faible Chilpéric qu'il lui abandonnât sa fille Basine, la fit violer par ses jeunes soudards, lui confisqua ses biens, puis ordonna qu'on l'enfermât dans le monastère de Radegonde.

(1) Lettre inédite.

Cette œuvre considérable avait frappé d'admiration Jean-Paul Laurens, le peintre évocateur de la période médiévale, de *la Mort de Sainte Geneviève*, de *l'Excommunication de Robert le Pieux*, de *Saint Jean Chrysostome et de l'Impératrice Eudoxie*. Enthousiasmé par l'histoire des passions et des haines de ce roi fainéant, de cette reine barbare, de cette princesse orgueilleuse, indifférente à l'amour physique, de cette autre beauté éprise des guerriers, de cette abbesse autoritaire et de la recluse gémissante, de ces bandits soumis et de ces bergers éperdus d'amour, Jean-Paul Laurens résumait son impression, en ces termes : « *Une fresque admirable que je voudrais avoir signée !* »

Il convenait d'insister sur ces deux livres, parties capitales de l'œuvre de Rachilde, où la force, la violence, la volonté, le lyrisme agitent les caractères vigoureux et excessifs qu'elle a créés avec un art absolument parfait d'où n'est pas exclu le génie.

*
* *

Si quelque chose rend moins triste la mort des hautes intelligences, c'est que certains vivants ne se proposent d'autre but, durant le bref délai parcimonieusement accordé par l'éternité, que de porter leur mémoire comme un vase sacré.

La fille spirituelle de Barbey d'Aurevilly, mademoiselle Louise Read, qui s'est dévouée au souvenir de l'auteur de *l'Ensorcelée*, a bien voulu recopier une lettre de celui qu'elle vénère, adressée à Léo Trézenik, à propos de Rachilde.

2, *Boulevard Saint-Germain*,

Lundi, 19 *décembre* 1921.

Bien chère Madame, le temps passe trop vite ! Je viens seulement de copier ce petit bout de lettre, non datée (il avait le tort de ne pas dater toujours), et je n'ai remercié qu'hier M. de Gourmont de son si excellent article !

C'était délicieux de vous rencontrer l'autre jour ! — Et que B. d'A. fut ravi de vous le jour indiqué par ce petit mot !

Louise Read.

Mon cher Trézenic,

Non seulement on la calomnie, mais on me calomnie par-dessus le marché. Amenez-la moi pour que je lui montre la vérité.

Venez avec Elle *samedi, chez moi, à IV heures, si cette heure lui convient et à vous.*

Je ne la connais pas de manière à lui parler de mes sentiments.

Mais je lui parlerai de l'intérêt intellectuel qu'elle m'inspire et qui n'a pas bougé en moi depuis le premier livre que j'ai lu d'elle.

Votre ami,

J. Barbey d'Aurevilly (1).

(1) Lettre inédite.

XI

Les beaux livres sont ceux que dicte la vie. Ainsi en est-il des *Rageac*, écrit d'un style rapide et nuancé, fertile en subtiles images, livre net, concis, fort, loyal, enfin français, émouvant plus sûrement que tout autre récit d'intrigue, adroitement inventée.

La première partie : *Un scandale militaire sous le second Empire*, est un chef-d'œuvre. Il n'y a pas une défaillance, pas une faiblesse. La scène où madame Rageac, qui a sollicité une audience de l'empereur, est reçue par l'impératrice, puis introduite auprès de Napoléon III, est d'une finesse comparable à celle du passage de *la Chartreuse de Parme*, où Stendhal nous montre la duchesse Sanseverina venant faire ses adieux au prince et lui annoncer qu'elle décide de quitter la cour. Je ne trouve rien d'exagéré lorsque M. Marcel Coulon, qui a si remarquablement compris l'œuvre de Rachilde, affirme que, « grâce au symbole, elle nous apporte sur la femme un document comparable à celui que, sur l'homme, Stendhal nous a remis... » En fermant ce livre où, entre deux espièglerries d'enfant, s'interpose un cri de douleur déchirant, on est persuadé que Rachilde appartient à la noble famille du colonel Rageac, et que, si le colonel était un soldat courageux et loyal, l'écrivain, qui, pieusement, a fait sa biographie, est un cœur élevé et une conscience intègre.

Après les *Rageac*, *le Grand Saigneur* contraste étrangement. Il semble que Rachilde écrive à tour de rôle un

livre de pensées pour elle-même et qui fera la joie d'une élite, puis un autre pour plaire aux foules. Ce roman, d'une audace sans doute aussi accentuée que *Monsieur Vénus* et *la Souris japonaise*, d'une psychologie de médecin, offre aux amateurs de cas pathologiques l'aventure effrayante d'une douce créature éprise d'un homme choisi dans un milieu des plus élégants et dont la folie réside dans le goût du sang en amour. Personnage morbide, le marquis de Pontcroix s'abat comme un oiseau de proie sur la femme qu'il dit aimer, et nous fait souvenir de Gilles de Rais. Cependant il sait disparaître à la fin de la tragédie dans une véritable apothéose pour ne pas être diminué dans la passion de sa jeune femme. Mais n'a-t-il pas, auparavant, remplacé le mot *Amour* par le mot *Mort* ? Au milieu de ce roman nous nous laissons conter, en frémissant, un drame qui se situe aux environs de 1631. L'évocation en est rapide mais saisissante. Des notes de monsieur de Gasparin et des documents de Don Calmet, prieur de Nancy, après 1714, historien et professeur de théologie, donnent à cette étude du vampirisme un air de vérité et affirment, une fois de plus, l'érudition de celle qui composa *le Meneur de Louves*.

Il n'y a pas de limite aux désirs des débauchés que Rachilde a inventés. Du reste, les a-t-elle vraiment inventés ? Je suis plutôt enclin à croire que nous frôlons chaque jour en des salons bien mondains des monstres semblables, pires peut-être, car ceux que Rachilde nous présente sont généralement chastes et, par une exaspération exacerbée de l'imagination, pervertis cérébralement. Elle sait que, quoi qu'un pas-

sionné entreprenne dans la recherche de la volupté, de l'amour, de la conquête ou de la gloire, il lui est catégoriquement interdit de s'arrêter à mi-chemin. Ce désir de l'absolu qui s'empare de l'esprit et des sens de ces névrosés domine toutes leurs pensées, et dans le plaisir comme dans la pénitence, les précipite vers les excès les plus extravagants. Nous ignorons s'il est plus sage de s'orienter du côté du plaisir ou du côté de la pénitence. Les faibles humains que Rachilde a étudiés inclinent volontiers vers le plaisir, car ils éprouvent un farouche besoin de connaître les êtres et les choses dans leur vie intérieure la plus secrète.

Ainsi, Marie Faneau, la tendre héroïne du *Grand Saigneur*, est une faible « humanité » qui ne réussit pas à dérober au démon le divin flambeau de son espérance . Pâle éphémère qui désire contempler de trop près les yeux de l'amour et se blesse au contact de l'impitoyable dieu ! Livre éloquent où nous suivons d'un regard anxieux la lutte perpétuelle et incompréhensible de la flamme et de l'azur.

Le plaisir intime et mystérieux que l'on prend à la lecture d'un roman par lettres ressemble à l'indiscrétion d'un curieux avide de violer les secrets d'un coffret à souvenirs qui ne lui appartient pas. *Le Parc du Mystère* (1) orné d'asphodèles, souvent mélancolique et parfois funèbre, est passionnant à explorer. La verve de Rachilde y est intarissable. L'intrigue en est serrée : on jurerait un assaut à l'épée où les deux adver-

(1) Roman par lettres, écrit en collaboration avec F. de Homem Christo.

saires viendraient de deux écoles rivales : après le combat il n'y aura ni vainqueur ni vaincu, mais le mot « fin » à la dernière page du volume. Quant aux résultats, peu importe ; — et je cite Rachilde elle-même, — tous les résultats sont négatifs pusqu'ils sont une fin. Chaque lettre apporte ses documents, son mystère, la forme éparse d'un visage anxieux. Une aventure de Rachilde qui nous ravit par l'inspiration sagace de sa poésie, nous éclaire davantage sur la jeunesse de notre auteur. N'y a-t-il pas quelque chose de vraiment surprenant chez cette jeune fille de seize ans, dont la famille de spirites ne pense qu'à faire tourner des tables, laquelle jeune fille, pour se moquer, invente une histoire qu'elle situe sous Jean III, monté sur le trône de Suède en 1568, histoire dont bien des romanciers pourraient être jaloux, faisant semblant de traduire les révélations d'un esprit, jouant la comédie pendant un an sans perdre un instant le fil d'une idée qui éclaire d'un jour particulier celle qui, plus tard, signera ses véritables romans d'un nom de fantôme: Rachilde.

Dans une lettre, elle est émouvante, à la fois, à la manière d'une complainte de Jules Laforgue, vivante de ce souffle qui appartient à Rachilde dans les passages les plus violents de son œuvre, et évocatrice d'une époque surannée où passent les noms de disparus célèbres comme l'apparition d'une jolie robe ancienne mais démodée. Elle expose sa manière de concevoir la mort : « *Vous voilà enfin arrivé*, « *un arrivé* ». *Dix ans*, *trente ans d'attente*, *on arrive toujours*, *au moins au cimetière*. » Rachilde, qui veut ne pas croire à la mort, qui ignore la vertu de la résigna-

tion, *ce sommeil bienfaisant de la pensée*, en parle d'une façon déchirante. Dans une autre lettre, elle avoue simplement : « *J'ai pour principe humble et sage, à mon avis, de ne pas dépasser les lignes d'horizon du paysage qui m'est assigné. Prisonnier de la fatalité terrestre, je reste sur la terre.* »

L'amant, le littérateur, l'architecte qu'est Marcel Hernault, du *Château des deux Amants*, est un profiteur d'aventures qui ne croit pas à l'amour : il déteste la sentimentalité et cultive le dieu ou le démon du plaisir. Dans la quiétude d'une maison ancienne, il travaille à un ouvrage d'érudition. Sa solitude est interrompue par une Américaine de ses amies qui vient mettre du désordre parmi ses plus chères habitudes, l'oblige à agir contre tous ses principes de sage philosophe et lui impose de restaurer, pour elle, un palace en ruine d'une plage des environs, présent de John Clarrdge, son mari milliardaire. Cependant, Maud Clarrdge n'est pas femme à se contenter de ce qui lui appartient ; sa fortune lui permettant, croit-elle, de tout acheter, elle désire la demeure de l'écrivain et l'écrivain lui-même. Marcel Hernault refuse de vendre son logis, mais consentirait au jeu de l'amour sans accompagnement sentimental. L'Américaine lit les légendes recueillies par Marcel Hernault et s'intéresse, spécialement, aux amours de deux enfants du moyen-âge : Mathilde de Cantelou et Raoul de Bonnemarre. Le père de l'héroïne acceptait leur union à une seule condition : il fallait que Raoul portât sa fiancée, à bout de bras et sans s'arrêter un instant, jusqu'au sommet de la côte d'Amfreville. Il subit héroïquement l'épreuve mais

expira au dernier pas ; la jeune fille se précipita dans l'abîme de désespoir et ce fut ainsi que la côte des deux amants devint le tombeau de leur amour. Conquise par le romanesque et un peu folle, l'américaine fait promettre à Marcel Hernault de regarder chaque soir l'étoile qui brille au-dessus du palace qu'elle habite, et, pour s'assurer de la rêverie fidèle de son ami, une nuit, elle met le feu à son palace. Tandis qu'il goûte aux joies d'un bonheur physique parfait entre les bras de sa petite servante Zélie, Marcel Hernault aperçoit, dans une glace, l'incendie, se précipite pour sauver l'excentrique qui a les jambes broyées en tombant d'une échelle. En américain pratique, le mari, prévenu des extravagances de sa femme, s'en débarrasse ; le français se croit tenu de l'épouser et achèvera sa bonne vie de philosophe, entre le rêve infirme, Maud Clarrdge, et la réalité savoureuse, la servante... au grand cœur.

Malgré elle, Rachilde est constamment attirée par le duel du rêve et de la réalité ; la bizarrerie et le réel de ses personnages éclairent d'un jour très juste nos mœurs contemporaines qu'elle dévoile sans fausse honte, avec une ironie, un style incisif et une cruauté d'inflexible chirurgien.

Au premier plan de cet œuvre nombreux, ajoutons le dernier livre paru : *La Haine amoureuse*, titre qui semble, tout ensemble, un défi à l'indulgence et à la tendresse du cœur. Rarement un livre atteint à un tel degré d'intensité ; rarement Rachilde, elle-même, a si bien approfondi le labyrinthe d'un sujet où un musicien célèbre, adulé par une cour d'admirateurs, cou-

ronné par les mains d'amoureuses, s'aperçoit, peu à peu, que, de toutes parts, comme la mer submerge un îlot, s'écrasent contre lui les vagues de l'envie, de la jalousie, des compromissions et de la haine. Sa femme et sa maîtresse le convoitent, chacune, et, cependant, le haïssent ; son secrétaire le trahit ; seul, un ami lui demeure jusqu'à la fin entièrement fidèle... encore les langues charitables ne salissent-elles pas leur pure amitié ? Ils disent l'aimer ; mais pourtant, comme des ennemis, les siens ourdissent contre son cœur mille silencieuses violences. Ils lui font tant de tort, le supplicient à tel point, bafouant ses joies et ses peines, dénigrant son labeur, se moquant de sa tristesse, qu'ils finissent par lui ôter toute paix et tout courage : la douleur l'abat dans une crise de folie.

Dans chacun de ses livres, Rachilde, qui déteste l'humanité et adore les arbres, les fleurs et les animaux, nous ouvre les yeux sur tout ce qui l'enchante personnellement, la vie surchargée d'espérance, la joie d'être libre, la force de la raison unie à la faiblesse du rêve, et, à travers les mystérieux sentiers de notre étroit paradis, nous entraîne à sa suite : visionnaire et animatrice.

XII

Descendante d'un Dominicain, grand Inquisiteur d'Espagne, petite-fille de Brantôme, fille d'un officier français de l'armée d'Afrique, Rachilde n'a pas oublié un instant, au cours de sa carrière, l'enseignement puissant de sa race. Elle appartient à cette aristocratique maison du *Mercure de France*, palais de l'Esprit, où se rencontrent, depuis plusieurs générations, la poésie, l'érudition, la science, les talents les plus illustres de notre époque. Nous avons vu le développement de la ligne de vie de cet écrivain et l'édifice de son œuvre d'imagination où « *la tempête souffle toujours* (1)», édifice construit auprès de celui du directeur du *Mercure de France*, Alfred Vallette, ce dernier étant une œuvre de choix et d'organisation qui semble tout d'abord plus obscure, mais combien désintéressée et efficace !

Rachilde est une force et une volonté. Elle méprise les dangers ; elle a passé son existence à défendre le plus faible ; elle est généreuse, prodigue, et, répétons-le, d'une âme bien française. C'est pour ces qualités que nous l'admirons et que nous l'aimons.

Ennemie de la réclame facile, elle ne doit sa gloire qu'à son seul talent. Vivant éloignée des compromissions, elle combat l'hypocrisie dans la vie comme elle a flétri dans ses livres la fourberie. Enfin, pour ceux qui la connaissent, son nom est devenu synonyme de loyauté !

---

(1) *L'Imagination de Rachilde*, par Marcel Coulon. *Mercure de France*, 15 septembre 1920.

J'ai puisé dans son œuvre un sage exemple de noblesse, de courage et d'héroïsme, car, à quelque excès qu'elle abandonne ses personnages, nous ne les voyons jamais commettre de lâcheté.

Ernest Gaubert, dans le livre qu'il lui a consacré, dit que « *sous un aspect d'orfèvrerie bizarre, de sensualité factice, malgré ses décors byzantins, ses affectations de vice, son idéalisme, ses névroses, son œuvre reste au fond une œuvre toute pleine de violentes passions, d'un symbolisme peu compliqué, avec beaucoup de sincérité et de pitié, et, par là une œuvre moralisatrice.* » (1)

Ah ! les beaux cris déchirants ! Sous la plume de Rachilde, tout parle à notre cœur, tout vibre, tout chante ! Elle sait mêler le rire au sanglot. Elle nous fait entendre les plaintes d'un animal blessé, et elle bouleverse les plus insensibles d'entre nous.

Eternelle cadence de la mer, nostalgie des landes, hallucinations de la forêt, inquiétudes et chagrins de l'enfance, misères animales et humaines, voilà ce que ses paroles font pénétrer dans le cœur !

Héroïnes exaltées, vierges fortes, amoureuses navrées, jeunes hommes trop civilisés, maniaque solitaire de *la Tour d'Amour*, princesses ambitieuses et révoltées, bergers tendres et barbares, vous dévoilez le secret mystérieux et farouche de l'espérance et de la douleur !

Je ne puis rien entreprendre ici-bas, sans songer à cette phrase émouvante trouvée chez mon maître Mau-

(1) Rachilde, par Ernest Gaubert. — Sansot, éditeur.

rice Barrès : « *Hic jacet pulvis, cinis et nihil* » — « *ci-git poussière, cendre et rien.* » Hélas ! nous le savons et le comprenons, les plus lumineux flambeaux s'éteignent et de leur clarté il ne reste que des étincelles fugitives qui s'échappent vers le ciel pour retomber bientôt en cendres sur la terre.

Mais, des œuvres si périssables de l'homme, nous conservons les souvenirs essentiels. L'œuvre de Rachilde est construit avec des éléments éternels : le sang, le rêve et l'action, qui furent de tous temps, les symboles pathétiques de l'Amour et de la Mort.

Septembre-novembre 1923.

Le cul-de-lampe ci-dessus a été gravé d'après un dessin au trait de **F. A. Cazals.**

BIBLIOGRAPHIE

1. *L'Exposition sans Chemise.* — Lanterne périodique hebdom.. Périgueux, 25 mai-25 juin 1880. 5 fascicules de 16 ou 8 pages sous couverture. Les deux premiers autobiographiques.

2. *Monsieur de la Nouveauté.* — Préface d'Arsène Houssaye. In-12, 1880, Dentu.

3. *La Femme du 199me.* — Fantaisie militaire. Couverture illustrée et six gravures hors texte. Imp. Dupont, Périgueux, 1881.

4. *Monsieur Vénus.* — Roman matérialiste. Bruxelles, 1884. (En collaboration avec Francis Talmann). Préface de Maurice Barrès. In-12, 1889.

   d° Brasier Ed. (La collaboration de F. Talmann, qui avait porté sur l'introduction et le ch. VII, p. 92-94, est supprimée.)

   d° In-12, 1902. Couv. illustrée par Grasset. Portrait de l'auteur en frontispice.

5. *Histoires bêtes pour amuser les petits enfants d'esprit.* — 35 illustr. de Max. In-4°, Paris, s. d. (1884).

6. *Queue de poisson.* — In-12, 1885. Aug. Brancart, Bruxelles.

7 *Nono.* — Roman de mœurs contemporaines. In-12, 1885. Monnier et Cie. Couverture illustrée d'Orazi offrant dans un médaillon le portrait de l'auteur.

   d° Nouv. éd. In-12, 1889. Piaget.

   d° 1890. Brassier. Quelques exemplaires portent L. Genonceaux et Cie, éd.

8. *La Virginité de Diane.* — In-12, 1886. Monnier, de Brunhoff et Cie. Couverture illustrée, têtes de chapitres et culs-de-lampe.

9. *A Mort.* — In-12, 1886. Monnier et Cie. Frontispices et têtes de chap. de Lunel ; culs-de-lampe de Stein. Couverture illustrée de Grasset.

10. *La Marquise de Sade.* — In-12, 1887. Monnier et Cie. Front. de Lunel. Têtes de chap. de F. Fau. Culs-de-lampe de Stein. Couv. ill. de Grasset (la même que celle d'*A Mort*).

11. *Le Tiroir de Mimi-Corail.* — In-12, 1887. Monnier et Cie. Couv. illustrée ; têtes de chap. et culs-de-lampe.

12. *Madame Adonis.* — In-12, 1888. Monnier et Cie. Couverture ill.

13. *Les Oubliés. L'Homme Roux* (Nouvelles suivies des *Filles de Neige*). — S. d. Librairie illustrée (1889).

14. *Le Mordu.* — Mœurs littéraires. In-12, 1889. Brossier.

15. *Minette.* — In-12, 1889. Librairie française et intern.

16. *La Sanglante Ironie.* — Préface de C. Lemonnier. In-12, 1891. Genonceaux. Couverture illustrée par C. Binet. Des exempl. portent sur la couverture : Société du Mercure de France. 1902.

17. Théâtre : *Madame la Mort, Le Vendeur de Soleil, La Voix du Sang.* Avec un dessin inédit de Paul Gauguin et une préface de l'auteur. Savine. In-12, 1891.

18. *L'Animale.* — In-12, 1893. Simonis Empis.

19. *Le Démon de l'Absurde.* — Préf. de Marcel Schwob. In-12, 1894. Mercure de France. Tiré à 392 exemplaires.

d° Avec reproduction autographique de 12 pages du manuscrit. Portrait de l'auteur. In-18, 1894. Mercure de France.

d° Réimpression de 1895.

20. *La Princesse des Ténèbres.* — In-12, 1896. C. Lévy. (Sous le pseudon. de Jean de Chilra).

21. *Les Hors-Nature.* — Mœurs contemporaines. In-12, 1897. Mercure de France.

22. *L'Heure sexuelle.* — In-12, 1898. Mercure (publiée sous le pseudon. de Jean de Chilra).

23. *La Tour d'Amour.* — In-12, 1899. Mercure.

d° Portr. de l'auteur, dess. et gr. sur bois par P.-E. Vibert. In-12, 1914. Crès. Tiré à 1.1000 exempl., dont 5 sur vieux japon, 8 sur chine, 37 sur japon et 100 sur papier de Rives vert chartreuse.

d° Crès, 1916. Frontispices (Collect. les Maîtres du Livre).

24. *Contes et Nouvelles*, suivis du *Théâtre*. In-12, 1900. Mercure.

25. *La Jongleuse.* — In-12, 1900. Mercure.

26. *L'Imitation de la Mort.* — Nouvelles. Mercure, 1903. (L'Imitation de la Mort, Le Cœur du Moulin, La Fille du Louvetier, etc.).

27. *Les Dessous.* — In-12, 1904. Mercure.

28. *Le Meneur de Louves.* — In-12, 1905. Mercure.

29. *Son printemps.* — In-12. Mercure, 1912

30. *Dans le Puits, ou la Vie inférieure.* — 1915-1917. Avec portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. In-12. Mercure, 1918.

31. *La découverte de l'Amérique* (nouvelles, ornées de dessins par Gustave François) ; *Maîtres et jeunes d'aujourd'hui*, édités par l'Eventail, Kundig, à Genève, 1919. Petit in-16.

32. *La Maison Vierge.* — In-16, Ferenc, 1920.

33. *La Souris japonaise.* — In-16, Flammar., 1921.

34. *Rageac.* — In-16. Flam., 1921.

35. *Le Grand Saigneur.* — In-16, Flam., 1922.

36. *L'Hôtel du Grand Veneur, La Maison Vierge.* — In-16, Ferenc, 1922.

37. *Le Parc du Mystère.* — In-16, Flam., 1923 (En collaboration avec Homen-Christo).

38 *Le Château des Deux Amants.* — In-16, Flam., 1923.

39 *La Haine amoureuse.* — Flam. In-16, 1924.

COLLABORATION :

L'Echo de la Dordogne (1874-1880).

Le Périgord. Avril 1878. (Un séjour à Baden, frag. de Journal.)

L'Union Nantaise.

L'Avenir (de la Dordogne).

Le Courrier de la Dordogne.

Journal de Nice.

Courrier de Bretagne.

L'Indépendance d'Indre-et-Loire (1877-1880).

L'Estafette (1878-1881).

L'Artiste (1878-1879).

L'Ecole des Femmes (1881).

Le Père Duchesne. — *L'Opinion* (1881-1883).

La Chronique Parisienne.

L'Echo de Henri IV. — *La Vie Populaire.* — *Paris-Bébé* (1885-1888). — *La Presse* (1888-1889). — *Le Scapin.* — *Le Capitan* (1888-1889). — *Fin de Siècle* (1891-1900). — *Revue Blanche* (1897). — *La Province Nouvelle* (Auxerre). — *Mercure de France* (depuis 1891). — *L'Art Moderne* (Bruxelles, 1903). — *La Vie.* — *Comœdia.* — *Eclair.* — *L'Amérique Latine.* — *Les Annales*, etc...

PREFACES :

1. *Jardin des Ronces.* — F.-A. Cazals, Paris, Ed. de la Plume, 1903.
2. *Petits Romans Parisiens. Souris l'Arpète.* Alfred Machard. Mercure, 1914.
3. *L'Escalier de velours*, de André David. Flammarion, 1922.
4. *La Dernière Bohème. Verlaine et son milieu*, de Lucien Aressy. Fantaisie-préface de Rachilde. Janvier 1923.

ROMANS NON PUBLIES EN LIBRAIRIE :

Fidelium. — Echo de la Dordogne.

Heala. — Echo de la Dordogne (1878).

Madame de Sandier. — Union Nontroise (1878).

La Dame du Bois. — Ecole des Femmes (1880), Paris.

La Cloche de Sainte-Catherine. — Union Nontroise (1882).

Maurice Barrès. — *Mademoiselle Baudelaire.* Chronique, février 1887.

Léon Bloy. — *Mon Journal* (1896-1900), pp. 108, 109 et ss. Mercure de France, 1901.

R. de Gourmont. — *Le livre des Masques*. Mercure, 1898.

Marius-Ary Leblond. — *La Société Française sous la 3e République*, d'après les Romanciers contemporains. Alcan, 1905.

Camille Mauclair. — *Eloge de la Luxure*. Mercure, mai 1893.

Fr. de Miomandre. — *Rachilde, Princesse des Ténèbres*, Art Moderne, Bruxelles, 1903 (29 mars et fascicules suivants).

Jacques Morland. — *Enquête sur l'influence allemande*. Mercure, 1903. In-8 .

Pierre Quillard. — *Rachilde*. Mercure (décembre 1893).

Jules Renard. — *Rachilde* (Portraits du Prochain Siècle). Paris. Girard. In-18, 1894.

Ad. Retté. — *Le Symbolisme*. Nussein, 1904.

Charles Vellay et Georges Le Cardonnel. — La *littérature contemporaine*. (Opinion des Ecrivains de ce temps. Mercure, 1905).

Ernest Gaubert. — *Rachilde*. Biographie critique illustrée d'un portrait frontispice et d'un autographe suivi d'opinions et d'une bibliographie. Sansot, 1907.

André Beaunier. — *Revue Bleue*, 16 février 1901.

Alfred Jarry. — *Revue Blanche*, décembre 1900.

Gustave Kahn. — *La Revue*, 1er avril 1901.

Retté. — *La Muse*, 13 février 1905.

Laurent Tailhade. — *Le Français*, 21 février 1901.

Etc..., etc...

TRADUCTIONS ESPAGNOLES :

La Sanglante Ironie (1921). — *Dans le Puits* (1921). — *L'Heure sexuelle* (1921). — *Les Hors-Nature* (1921). — *Son Printemps* (1921). Luis-Ruiz-Contreras, éd.

TRADUCTION HONGROISE :

Le Meneur de Louves. — Genius Könyvkiado, Budapest, 1923.

Ouvrages de M. André DAVID

POÉSIES

Les Libellules crucifiées (Meynial).

Douze Ballades et Chansons d'Ecosse, *préface de la Comtesse de NOAILLES,* (Crès), Epuisé.

ROMANS

Le Roman du Désir : **L'Escalier de Velours,** *préface de RACHILDE* (Flammarion).

Le Roman du Plaisir : **Le Dieu inconnu** (Flammarion).

1656X7C 23

PQ
2643
A342Z65
1923

David, André
Rachilde

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 31 02 01 14 004 1